

LA REVUE DOMINICAINE



R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P., Au soir de la pensée.

R. P. Edouard HUGON, O.P., Comment on fait les docteurs de l'Eglise.

Abbé Emile FILION, P.S.S., La méthode d'oraison de St-Sulpice. IV.

R. P. Louis LACHANCE, O.P., Où vont nos vies ?

LE SENS DES FAITS.—Notre nouveau Délégué Apostolique. — Dans l'Ordre: Vers les Missions Etrangères. — La Fête de S. Dominique. — Nouvelles diverses, par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Szabo: *Le Rme Père Cormier* (M.-A. L.) DuJeu: *Madame de Chantal* (A. P.) Renée Zeller: *La vie dominicaine* (J. C.) Lorber: *Les Filles de la Croix* (P. C.) Saint-Pierre: *Ce que je pense sur...* (A. L.) Auclair: *Histoire de St-Joseph de Soulanges* (A.-M.-E. S.).

ADMINISTRATION

SAINT - HYACINTHE

REDACTION

MONTREAL (N.-D. de Grâce)

LA REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

ABONNEMENTS (payables d'avance)

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le "Rosaire pour tous", 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. Antonio Lamarche, 153, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

Nous publierons en octobre :

"Des abus d'autorité: La loi et le droit",

par le R. P. J.-D. Mauger, O.P.

"L'histoire du thomisme au Canada",

par le R. P. A. Papillon, O.P.

Une nouvelle gerbe de pensées,

par Mlle Marguerite Taschereau.

AU SOIR DE LA PENSÉE

Après un séjour à l'hôpital où les soins d'une Sœur avaient provoqué, en des minutes d'abandon, des paroles d'une affectueuse bonhomie, plusieurs ont cru prochaine la conversion de Georges Clémenceau et les moins informés la considéraient déjà comme un fait accompli. Tous ces braves gens vont déchanter en lisant le récent ouvrage en deux tomes du pittoresque vieillard, intitulé : *Au soir de la pensée*. Ouvrage anti-catholique, anti-chrétien même, où pas une phrase ne rappelle de loin La vie montante, où sous une sérénité de surface tremble et s'agite un fonds convulsé, où l'auteur, malgré ses prétentions à la pure science, nous entretient constamment de Dieu, non sans avoir fait cette déclaration quasi liminaire : "Le fait, tout simple, est que Dieu et ses anges n'ont pas encore été observés." C'est lui-même qui souligne et l'on voit d'ici le geste rageur, — des journalistes nous apprennent qu'il entre dans de singuliers transports en posant à tout bout de champ la question religieuse, — comme on voit le teint jaune, "les angles brutaux du crâne, la moustache qui tombe en voûte désordonnée et le redoutable regard qui fusillait les présidents du Conseil, l'un après l'autre, l'un sur l'autre." (Léon Treich : *Silhouettes et croquis*, Rev. hebdomadaire, 23 avril 1927.)

Dieu et ses anges — pourquoi ne pas ajouter l'âme? — ne furent jamais observés, c'est-à-dire perçus par les sens ou par des instruments enregistreurs, donc ils ne sont pas censés exister jusqu'aujourd'hui. Et voilà renouvelée l'antique prétention que nous n'avons qu'un seul moyen d'atteindre au vrai : les sens externes, aidés d'instruments qui suppléent à la carence de la vue, de

l'ouïe, du toucher. Hors de là tout n'est qu'illusion ou pure possibilité; mais avec cela on perce le tuf du réel, avec cela on va bouleverser l'univers et l'homme et faire s'éclipser le mystère: du moins l'affirme ce vieux scientifique attardé! Et l'intelligence? Elle sert à construire des hypothèses, à observer, à classer les faits, puis à en tirer des lois déterminantes; mais ces mots métaphysiques: hypothèses, lois, sont des nécessités du langage et ne correspondent à aucune entité objective.

Comme tout cela sent le moisi, et comme René Benjamin avait raison de dire à Clémenceau en commentant dans le "Figaro" ces novissima verba: "Il y a entre nous autre chose qu'une divergence d'idées, nous ne sommes pas du même siècle." Le Clémenceau intellectuel appartient aux tristes "années quatre-vingts", si ce n'est pas trop le moderniser que d'en faire un disciple de Renan et de Berthelot. Disons plutôt qu'il porte encore le flambeau de 1848, et ses mains d'octogénaire se lèvent frénétiquement pour le transmettre à la postérité. Mais nous n'avons que faire d'une présent aussi démodé. "Découvertes sur découvertes, écrit encore René Benjamin, n'avons-nous pas découvert l'insuffisance de découvrir?" Il dit ailleurs, mais cette fois nous citons de mémoire: Le mystère est ce qu'il y a de plus réel. Au fond il n'y a que cela qui existe. Le reste, ce qui est observé, se réduit à presque rien.

Clémenceau reste un homme de gauche, son sénile entêtement en plus. Mais les braves gens dont nous parlions auraient tort de s'alarmer pour ce qui concerne leur foi en la métaphysique ou leur croyance au surnaturel. Patriote lucide à ses heures non moins que généreux, maître de la parole sinon de ses paroles, d'une éloquence rugueuse et toute de spontanéité, le Tigre ne jouit d'aucun prestige comme savant ou philosophe. Entre nous, il

écrit d'ordinaire plutôt mal, et l'Académie, en lui ouvrant ses portes, voulut glorifier son œuvre agie, — son œuvre de guerre, s'entend — plutôt que ses paradoxes imprimés. Que Sa Férocité nous pardonne de lui préférer dans le monde croyant : Claude Bernard et Laënnec, Louis Pasteur et Branly; et dans un monde plus ou moins sceptique : les cinquante et quelques membres de l'Académie des Sciences qui ont répondu "non" à l'interrogatoire du marquis de Flers : La science est-elle opposée au sentiment religieux ? Elle ne saurait récuser tout à fait ces compétences, Elle qui interdit l'écriture à quiconque n'a pas fait son P. C. N. et s'indigne contre Barrès parce que celui-ci défend les églises en même temps que les laboratoires.

Et ces braves gens auraient tort également de désespérer du salut de cet homme. Sa nature volcanique ne saurait compter pour un obstacle à son retour. Il eut parfois de bienfaisantes éruptions. Il a sauvé son pays durant la Guerre : calculez, si vous pouvez, pour le présent et l'avenir, le bien qui en a résulté. Ses illogismes ne comptent pas davantage : des trous pour laisser passer la grâce, disait plaisamment un évêque en parlant de l'insuffisance du raisonnement à produire la foi. La conversion de Clémenceau ne viendra pas au bout d'un raisonnement, mais une sœur de charité aura peut-être le dernier mot dans cette affaire. Prière et dévouement lui obtiendront peut-être l'illumination d'en-haut, rayon suprême au soir d'une pensée qui n'aura guère connu le plein midi.

M.-A. LAMARCHE, O.P.



COMMENT ON FAIT LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE

Benoît XIV, dans son immortel ouvrage sur les béatifications et les canonisations,¹ expose avec beaucoup de netteté les trois conditions indispensables pour qu'un écrivain ecclésiastique soit constitué *Docteur* de l'Église universelle. 1° une *doctrine éminente*, c'est-à-dire un ensemble d'ouvrages, non seulement exempts d'erreur, mais d'une portée supérieure et qui font resplendir les vérités du surnaturel; 2° la *sainteté de la vie*, de telle sorte que ni la gloire ni le génie ni la vertu ordinaire ne suffiront jamais à conférer ce titre, mais qu'il faudra cette vertu héroïque, transcendante, que Dieu glorifie par des miracles et que l'Église reconnaît ici-bas par la *canonisation*; 3° enfin la déclaration authentique du Souverain Pontife ou d'un concile œcuménique, car il est manifeste que le magistère suprême est seul compétent pour proposer au monde les vrais maîtres du salut.

Jusqu'au dix-septième siècle, un tel honneur ne fut décerné qu'à saint Thomas et à saint Bonaventure, en dehors des Pères Grecs et des Pères Latins qu'il était convenu d'appeler Docteurs de l'Église.

On honorait ainsi, pour l'Occident, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, et pour l'Orient, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostome; saint Athanase, surnommé depuis si longtemps le Père de l'orthodoxie, ne fut que tardivement célébré comme docteur.

Le titre fut donné à saint Thomas par saint Pie V, 1568, et à saint Bonaventure par Sixte V, 1588.

1.—Lib IV, 11 P., c. XX, n. 13.

A partir du dix-huitième siècle et à notre époque, il est devenu plus commun, conféré par Clément XI à saint Anselme, 1720; par Benoît XIII à saint Pierre Chrysologue, 1729; par Benoît XIV à saint Léon le Grand, 1754; par Léon XII à saint Pierre Damien, 1828; par Pie VIII à saint Bernard, 1830; par Pie IX à saint Hilaire de Poitiers, 1851, à saint Alphonse de Liguori, 1871, à saint François de Sales, 1877; par Léon XIII à saint Cyrille de Jérusalem, à saint Cyrille d'Alexandrie et à saint Jean Damascène, 1873, à saint Bède dit le Vénéral, 1899; par Benoît XV à saint Ephrem de Syrie, 1920; par Pie XI à saint Pierre Canisius, 1925, et à saint Jean de la Croix, 1926.

Arrêtons-nous quelques instants sur ces trois dernières glorifications, auxquelles notre Ordre a pu contribuer pour une modeste part.

*

* *

Le Souverain Pontife — après avoir reçu les pétitions des membres de la hiérarchie, des chefs des ordres religieux et des universités catholiques — désigne lui-même les théologiens qui doivent faire une étude approfondie des écrits du saint et déclarer si les conditions indiquées par Benoît XIV se vérifient dans le cas. Les théologiens travaillent à l'insu les uns des autres, et ce n'est qu'après la conclusion définitive qu'ils sont déliés du secret, alors que la S. Congrégation des Rites a rendu publique sa décision.

Dans la cause de saint Ephrem, Benoît XV nomma un Bénédictin, un Dominicain et un Jésuite.² Il fut intéressant de montrer en saint Ephrem le défenseur de tous

2.—L'abbé Dom Amelli, O.S.B., le P. Hugon, O.P., le P. Vaccari, S.J.

nos dogmes catholiques, qu'il a exposés avec une vigueur et une précision étonnantes, même en ce qui touche les vérités récemment définies, sur la constitution de l'Eglise et l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Ce dernier témoignage est parfaitement remarquable: "Vous, Seigneur, et votre Mère, vous êtes *les deux seuls dont la beauté est entièrement pure. En vous, Seigneur, et en votre Mère il n'y a aucune tache.*" 3

Il importe de rappeler aux Orientaux que saint Ephrem, mort en 373, a déjà mis en plein relief cette doctrine trinitaire que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils: "Le Père engendre, le Fils est engendré dans le sein du Père, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils." 4 Ce dogme, grâce aux écrits de notre docteur, fut professé solennellement au Concile de 410 par 400 évêques, sous la présidence d'Isaac: "Nous confessons aussi l'Esprit vivant et saint, qui procède du Père et du Fils, dans une Trinité, dans une essence, dans une volonté." 5

L'objection que Benoît XV voulut faire résoudre plus spécialement était celle-ci: saint Ephrem ne fut que diacre, ne se croyant pas digne, dans son humilité excessive, de monter jusqu'au rang des prêtres. Or, convient-il d'établir Docteur de l'Eglise universelle un saint qui n'a pas été revêtu du sacerdoce. Je garde très vivant le souvenir de l'entretien que j'eus alors avec Benoît XV et dans lequel j'expliquai de vive voix les conclusions de mon rapport imprimé.

Les diacres exerçaient dans la primitive Eglise une influence et des offices de haute importance. Puisque l'Eglise actuelle leur reconnaît la faculté de prêcher

3.—P. Ephrem, *Carm. Nisib.*, XXVII, 8.

4.—*Hymn. et Serm.*, édit. Lamy, t. III, p. 242.

5.—Lamy, *ibid.* not.

publiquement,⁶ pourquoi refuserait-elle de les écouter comme Docteur après leur mort?

Jusqu'à notre époque, les diacres pouvaient faire partie du Sacré-Collège, et, quoique le Code nouveau demande que les cardinaux soient au moins prêtres,⁷ il n'oublie pas que les diacres jusque en ces derniers temps, ont pris part au gouvernement de l'Eglise universelle: est-il étonnant, dès lors, qu'ils puissent avoir leur place parmi ses docteurs.

Enfin, le Concile de Trente⁸ définit qu'il y a dans l'Eglise Catholique une hiérarchie sacrée, de droit divin, qui est formée des évêques, des prêtres et des ministres.

L'ordre des évêques a été illustré par de nombreux docteurs, comme saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome, saint Grégoire, et plus près de nous par saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori; l'ordre des prêtres peut montrer avec fierté ses docteurs, saint Jérôme, saint Bède, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin; n'est-il pas juste d'accorder à l'ordre du diaconat, comme gloire singulière, son docteur saint Ephrem, dont les écrits, au propre témoignage de saint Jérôme, étaient lus publiquement dans les églises, après nos livres saints? Je vois encore le bon sourire de satisfaction de Benoît XV, j'entends encore sa voix: "La réponse est concluante, l'objection ne tient pas debout."⁹ Peu de temps après paraissait le décret qui donnait à l'Eglise un nouveau docteur et manifestait une fois de plus le dévouement du Saint-Siège pour les Orientaux.

*

* *

6.—*Cod.*, can. 1342.

7.—*Cod.*, can. 232.

8.—*Sess. XXIII*, can. 3.

9.—Dom Amelli, bénédictin, consultant de la Commission Biblique, avait consacré son rapport à la réfutation de cette objection spéciale.

Pour saint Pierre Canisius, Pie XI nomma un Bénédictin et un Dominicain, comme si les deux ordres antiques devaient présenter à la Compagnie de Jésus son propre docteur!

Dès qu'on entre en contact avec cette âme de saint, on est émerveillé, et, à mesure qu'on pénètre dans sa vie et dans ses écrits, on constate qu'il fut un de ces hommes supérieurs qui dominent leur époque; on comprend qu'il ait joui d'une belle renommée même de son vivant.

Baronius lui appliquait les paroles de l'Apôtre: *Cujus laus est in Evangelio per omnes ecclesias*,¹⁰ pour montrer que l'Eglise entière savait déjà apprécier ses services, et saint François de Sales, en lui écrivant, rappelait qu'il était connu de tous les chrétiens par ses œuvres, ses paroles et ses écrits.¹¹

Peu de temps après la mort du serviteur de Dieu, survenue en 1597, les écrivains de l'époque lui décernaient des titres de gloire. Aubert en 1602, l'appelait "le Jérôme de son siècle"; Laurent Beyerling, en 1611, "l'Augustin de notre époque"; Gallus Alt, en 1658, "un Docteur de l'Eglise"; et même le protestant Paul Ficher avouait que Canisius mérite d'être comparé aux Pères de l'Eglise.¹²

L'apostolat de ce serviteur des âmes fut étonnamment fécond: Canisius a prêché plus de deux mille discours et composé plus de trente volumes.¹³

Ceux qui intéressent plus directement la théologie et démontrent une doctrine éminente, ce sont, tout d'abord, ses ouvrages contre les *Centuriateurs* de Magdebourg, c'est-à-dire son traité sur saint Jean Baptiste, où sont

10.—Baronius, *Annal.* t. I, ad an. g. n. 1.

11.—S. François de Sales, *Oeuv. compl.*, t. LIII, 72, 77.

12.—Cf. Braunsberger, S.J., *Epistulae B. Canisii*, t. I, p. XX.

13.—Sommervoguel, dans son ouvrage bibliographique, t. II, col. 617-618, en énumère trente-huit.

exposées à fond, en quelque sorte épuisées, les questions de la justification et de la foi; son traité de la Sainte Vierge, que le Cardinal Hosius appelait le vrai chef-d'œuvre de la Mariologie; ensuite, ses lettres, dont la collection forme déjà huit volumes in-8 de mille pages et qui ont, pour la plupart, une valeur dogmatique de premier ordre; enfin, ses trois catéchismes, dont Léon XIII a pu dire: "Dans le langage populaire, connaître Canisius c'est connaître la vérité chrétienne"; et le *Sommaire de la doctrine*, dont le même Léon XIII a écrit "qu'il n'est pas indigne du style des Pères." 14

Quant à l'opportunité d'un acte pontifical pour élever Canisius au rang des docteurs, voici le résumé des considérants exposés dans mon rapport, que la S. Congrégation des Rites voulut ensuite rendre public.

Tout d'abord, pour l'Eglise tout entière, de même qu'elle a eu contre le Calvinisme l'invincible Docteur François de Sales, elle pourra opposer au Luthéranisme l'intrépide champion de la foi Pierre Canisius, et elle retrouvera ainsi de nouvelles promesses de vie et des forces nouvelles tandis qu'elle s'enrichit d'un nouveau Docteur.

En second lieu, pour ces nombreuses régions dont il fut l'Apôtre, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie, etc., défendues jadis contre l'erreur par ses enseignements, elles pourront encore, grâce à lui, s'attacher à leur unique Mère l'Eglise Catholique.

En troisième lieu, pour la Compagnie de Jésus, dont il fut la gloire et l'ornement. Puisque Dieu voulut susciter contre Luther et son hérésie saint Ignace de Loyola et sa vaillante milice, n'est-il pas juste que la Compagnie ait

14.—Leo XIII, *Litter*, 1 August 1897.

son propre Docteur dans ce glorieux enfant qui a merveilleusement réalisé l'idéal de l'Institut en combattant le luthéranisme avec tant d'énergie et de succès?

L'Ordre des Frères Prêcheurs se réjouit de ces joies de la Compagnie de Jésus, n'oubliant pas que saint Pierre Canisius eut des rapports d'intimité avec les fils de saint Dominique, soit pour ses études théologiques soit dans son apostolat, et fut honoré de l'amitié du pape dominicain saint Pie V, qui avait même décidé de l'élever au cardinalat. Jean Fabri, O.P., loua Canisius de son vivant et nos historiens, surtout Graveson et Noël Alexandre, se sont plu à faire ressortir la valeur de ses écrits.

Le pieux Jésuite se plaisait, lui aussi, à dire: "La famille dominicaine a enfanté de nombreux et savants théologiens . . . , et, pour tout ce qui a rapport à la dévotion envers Marie, les fils du grand saint Dominique ont merveilleusement imité l'exemple magnifique de leur Fondateur.¹⁵

Une dernière raison n'est pas à dédaigner. Puisqu'il est question de publier un Catéchisme pour l'Eglise universelle, n'est-il pas opportun de choisir pour patron l'écrivain qui a excellé dans cet enseignement et dont Pie IX disait: "Il n'y a rien de mieux que le catéchisme de Canisius, *nihil eo libello accommodatius*, pour instruire et affermir les peuples dans la doctrine catholique."¹⁶

De même que Léon XIII a donné aux catéchistes orientaux un parfait modèle en élevant saint Cyrille de Jérusalem au rang des Docteurs de l'Eglise, ainsi Pie XI donne à nos catéchistes d'Occident un maître et un guide en proclamant Docteur saint Pierre Canisius.

15.—Cf. Braunsberger, S.J., *Epist. B. Canisii*, t. VIII, p. 599.

16.—Pie IX, Bref du 2 août 1864.

Le consulteur bénédictin 17 développa ses raisons personnelles, qui concordèrent parfaitement avec les nôtres. Les Cardinaux des Rites, après avoir examiné et pesé toutes choses, rendirent un vote unanime, et, le jour de l'Ascension, 22 mai 1925, Sa Sainteté Pie XI, dans le même acte solennel, canonisait Pierre Canisius et le proclamait Docteur de l'Eglise universelle.

*

* *

Enfin, l'Ordre de saint Dominique n'est pas resté étranger au récent triomphe de saint Jean de la Croix. Une supplique, signée du P. Garrigou-Lagrange et du Vice-Régent de l'*Angelico*, faisait ressortir le caractère éminent de la doctrine de saint Jean de la Croix en spiritualité.

Il mérite particulièrement le titre de Docteur en spiritualité, pour avoir admirablement distingué la *contemplation infuse* (qui procède de la foi unie à la charité, et des dons de sagesse et d'intelligence) des *faveurs extraordinaires* qui parfois l'accompagnent (visions, révélations, paroles intérieures), en montrant que la première seule est dans la voie normale de la sainteté et qu'elle est hautement désirable. Il est un des maîtres qui prémunissent le plus les âmes *contre le désir des faveurs extraordinaires*, tout en leur faisant le plus désirer la pleine perfection de la charité et la contemplation infuse des mystères de la foi qui normalement l'accompagne. Il montre avec insistance que le désir des révélations détourne l'âme de la vraie contemplation. C'est un des points les plus remarquables de sa doctrine, nettement exprimé en plusieurs endroits, particulièrement dans la *Montée du Carmel*, l. II, c. 27.

17.—Dom F. de Wyels, professeur au Collège de Saint-Anselme.

Une autre raison et toute spéciale de déclarer aujourd'hui ce grand saint Docteur de l'Eglise, c'est qu'il importe de donner une direction sûre à ce qu'on pourrait appeler le mouvement mystique contemporain. Saint Jean de la Croix le met en garde contre le sentimentalisme des modernistes, qui tend à confondre l'ordre de la grâce avec celui de la nature, et nie plus ou moins la nécessité de la mortification et des vertus prétendues passives; les écrits, comme les exemples de notre saint, établissent avant tout cette nécessité d'entrer par "la voie étroite" de l'abnégation pour arriver à la vraie perfection de la chrétienne.¹⁸

Et maintenant nous nous unissons de tout cœur à la grande famille du Carmel pour célébrer le Docteur Mystique, dont la formation intellectuelle fut si franchement thomiste.

Ce rapide aperçu sur les Docteurs de l'Eglise nous portera à méditer la parole du prophète: "Ceux qui enseignent la justice aux autres brilleront comme des étoiles dans l'éternité sans fin";¹⁹ et celle de saint Ephrem: "O épouse du Christ Roi, quelle est ta majesté! Qu'elles sont grandes et nombreuses tes beautés au ciel et sur la terre!"²⁰

Edouard HUGON, O.P.

Rome, Angelico.



18.—Voir le No de mai 1927 de *La Vie Spirituelle*.

19.—Daniel, XII, 3.

20.—*O sponsae Regis majestas! quanta sunt tuæ pulchritudines in cælo et in terra.*" S. Ephrem, *Serm. in Hebd. Sanct.* Edit. Lamy, t. I, p. 358.

LA METHODE D'Oraison DE SAINT - Sulpice

E. DIFFUSION. (suite)

Dans le dernier article que nous avons publié,¹ nous avons raconté, aussi brièvement que possible, l'histoire de la diffusion de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice en France. Et au cours de ce travail, nous n'avons pu ne pas constater que la grande part de la diffusion de cette méthode revient à la Compagnie de Saint-Sulpice et aux communautés fondées par quelques-uns de ses anciens élèves. Mais, comme presque toutes les congrégations qui se rattachent à l'école française de spiritualité, possèdent, plus ou moins parfaitement, avec des caractéristiques particulières, la même méthode, il a fallu en tenir compte, dans l'histoire que nous écrivions.

Cette constatation, nous la ferons de nouveau, avec plus de vérité encore, si nous étudions la diffusion de cette méthode en Canada. Dans notre pays plus qu'en France, c'est le séminaire de Saint-Sulpice qui l'a répandue.

Le séminaire de Saint-Sulpice de Montréal d'abord... Tous nos lecteurs connaissent l'épopée chrétienne de la fondation de Ville-Marie. Ils savent comment la divine Providence dirigea les uns vers les autres, M. Olier, M. de la Dauversière, M. de Maisonneuve, la Vénérable Marguerite Bourgeoys et Jeanne Mance; comment, en dépit de difficultés d'apparence insurmontables, Montréal fut fondée; comment les Sulpiciens y arrivent, dès qu'ils existent; comment la première école de Marguerite Bourgeoys est ouverte et comment Jeanne Mance reçoit,

1.—*Revue Dominicaine*, juin 1927, pp. 348-364.

à l'Hôtel-Dieu, ses premiers blessés, ses premiers malades.

Affirmer que les Sulpiciens de la colonie apportèrent avec eux et conservèrent religieusement les enseignements de M. Olier serait chose inutile: la fidélité avec laquelle le séminaire de Montréal est resté fidèle aux traditions et aux directions du séminaire de Paris, s'impose, à tous ceux qui le connaissent, avec la rigueur d'une vérité dogmatique. C'est au point que, pour ce qui regarde l'objet de cette étude, nous voyons s'y répéter, avec un retard de quelques années, qu'expliquent la distance, la difficulté des communications et le régime imposé à la colonie par l'Angleterre victorieuse, tout ce que nous avons dit sur l'histoire de la méthode en France.

Ici comme là-bas, les sulpiciens acceptèrent les enseignements de M. Olier sur cette question² et ils s'aiderent de la doctrine de M. Tronson³ pour initier leurs jeunes élèves à la méditation. Le "Manuel de Piété" en usage dans les séminaires de France a toujours été entre les mains des séminaristes de Montréal, et les remarques que nous avons faites⁴ au sujet du texte de la méthode qu'il contient devraient être renouvelées, si nous voulions entrer dans le détail de l'histoire de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice à Montréal. Qu'il nous suffise d'avoir souligné l'identité de doctrine qui a toujours existé entre ces deux "provinces" sulpiciennes et de rappeler que, pour apprécier justement la part du séminaire de Montréal dans la diffusion de la méthode, il faut tenir compte et du nombre des élèves qui l'ont

2.—Id., février 1927, pp. 90-93.

3.—Id., mars 1927, pp. 129-142.

4.—Id., avril 1927, pp. 211 et 212; juin 1927, pp. 353 et 354.

fréquenté et du nombre de diocèses que ces élèves représentent.⁵

Mais en plus de conserver pour eux-mêmes et d'enseigner à leurs séminaristes leur méthode d'oraison, les sulpiciens de Montréal l'ont communiquée aussi à de nombreuses communautés religieuses de femmes, dont ils ont eu la direction.

Ils exercèrent cette direction spirituelle au profit des sœurs de la Congrégation Notre-Dame, fondées par la Vénérable Marguerite Bourgeoys, qui demeurèrent ainsi toujours fidèles et à la doctrine de l'école française de spiritualité et à la méthode d'oraison de Saint-Sulpice. De nos jours encore, c'est cette méthode qui est expliquée aux novices et les quelque 2500 religieuses que compte actuellement leur communauté, emportent dans leurs différents couvents du Canada ou des Etats-Unis, le petit manuel de "Prières en usage chez les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame de Montréal",⁶ à la fin duquel elles trouvent un texte de méthode d'oraison⁷ qui reproduit tout l'essentiel de la méthode de Saint-Sulpice. Ce texte, plus court que celui du "Manuel de Piété" des séminaristes, contenant moins de détails, fait mieux voir la simplicité de notre méthode.

Cette direction, les sulpiciens de Montréal la donnèrent aussi, et cela depuis l'origine⁸ aux Hospitalières de Saint Joseph, fondées par l'admirable Jeanne Mance. Ces religieuses, dans une sphère moins étendue, mais peut-

5.—En moyenne, depuis de nombreuses années, plus de 300 séminaristes, appartenant à quinze, vingt et même trente diocèses différents.

6.—Imprimé à la Maison-Mère, à Montréal.

7.—Id., édition de 1909, pp. 84-91.

8.—Il y eut une interruption de quelques années dans cette direction, mais nous n'avons pas à en tenir compte.

être encore plus scrupuleusement, recherchèrent cette direction et s'y montrèrent fidèles.

Dans leurs cellules, elles ont, devant les yeux, un tableau synoptique de la méthode qui reproduit tout le texte traditionnel, et ce texte leur est encore confié en une petite plaquette spéciale. Cette plaquette renferme donc le texte traditionnel lui-même... mais avec une variante qui nous semble très heureuse.

Nous avons déjà expliqué que la méthode d'oraison de Saint-Sulpice ne comporte réellement que deux préparations, que les trois actes désignés par M. Tronson sous le nom de "préparation prochaine" commencent la prière mentale, et nous avons montré que tel est bien l'enseignement de M. Olier et de M. Tronson lui-même.⁹

Le texte qui nous a été communiqué par les sœurs de l'Hôtel-Dieu souligne bien cette doctrine et il nous a paru intéressant de la reproduire :

2. D. *Comment devez-vous vous préparer à l'oraison ?*

R. De deux manières: 1° d'une manière *éloignée*; 2° d'une manière *prochaine*.¹⁰

Et, après avoir expliqué ces deux préparations, qui, on le comprend, correspondent à ce que monsieur Tronson appelle les préparations "*plus éloignée et moins éloignée*", le texte se continue ainsi :

6. D. *De quelle manière commencez-vous l'oraison ?*

R. En commençant l'oraison, je fais trois choses: 1° je me mets en la présence de Dieu; 2° je me reconnais indigne de paraître devant Lui et d'être souffert en sa sainte présence; 3° je me reconnais incapable de Lui rendre mes devoirs et de Le prier comme il faut.¹¹

9.—*Revue Dominicaine*, mars 1927, p. 134.

10.—*Op. cit.*, p. 1.

11.—*Id.*, p. 2.

Cette variante a certainement pour auteur un sulpicien, et, probablement, un sulpicien de Montréal, car nous la retrouvons dans le "Manuel de Piété ou Recueil de Prières et de Pratiques, à l'usage des Sœurs de la Charité".¹²

Ce fut là la troisième communauté sur laquelle s'étendit la sollicitude de Saint-Sulpice de Montréal. Filles de la Vénérable Mère d'Youville, fondées civilement le 3 juin 1753, approuvées canoniquement pour la première fois le 15 juin 1755,¹³ aidées dès l'origine par les sulpiciens,¹⁴ elles restèrent toujours inviolablement attachées à la doctrine de leurs bienfaiteurs.

Leur "Manuel de Piété", que nous venons de mentionner, est dû aux soins de M. Bonissant, p.S.S., "regardé à bon droit comme le second fondateur" de l'Institut.¹⁵ Et un fait qui montre bien jusqu'à quel point le respectable directeur tenait à expliciter la doctrine sur laquelle nous attirons nous-mêmes l'attention de nos lecteurs, c'est que, dans un résumé de la méthode qui suit immédiatement le texte dont nous parlons, il divise l'oraison en trois points qu'il exprime ainsi: I. Entrée de l'oraison, II. Corps de l'oraison, III. Conclusion de l'oraison.¹⁶ C'est là une manière de parler que nous n'avons trouvée nulle part ailleurs.

Les sœurs "Grises" conservèrent ce texte jusqu'à ces dernières années, et on le pouvait retrouver jusque dans leurs missions de l'extrême nord, où elles accompagnent, où elles précèdent parfois le prêtre missionnaire. Der-

12.—Imprimé à Montréal, par John Lovell. Edition de 1872, pp. 39 à 47.

13.—"Catéchisme historique sur l'Institut des Sœurs de la Charité", sans nom d'auteur ni d'imprimeur, p. 23.

14.—Id., pp. 1; 14; 23-24; etc.

15.—Id., p. 56.

16.—Manuel de Piété, pp. 47-49.

nièrement, dans le "Catéchisme des vœux",¹⁷ elles ont adopté le texte traditionnel.

Plus d'un siècle après la fondation des sœurs de la Charité, un autre prêtre de Saint-Sulpice de Montréal, M. Antoine Mercier, établissait les commencements d'une autre communauté: les Petites Filles de Saint-Joseph.¹⁸ Le pieux fondateur voulait "établir une communauté de filles pieuses, obéissantes, humbles et laborieuses, qui s'offriraient sans réserve à Notre-Seigneur pour le saint Clergé, en contribuant à la sanctification des séminaristes par leurs prières, leurs mortifications et leurs bonnes œuvres, et en consacrant leur temps et leurs forces à travailler pour eux".¹⁹

L'œuvre ayant prospéré, la nouvelle congrégation fut approuvée le 20 septembre 1897,²⁰ et l'on comprend qu'à partir de la date de sa fondation,²¹ Saint-Sulpice aît été appelé à en prendre la direction. Avec une obéissance, une humilité qui font certainement la joie de leur pieux fondateur au ciel, les Petites Filles de Saint-Joseph se sont toujours montrées désireuses de se conformer à cette direction. Leur règlement général, à l'article "Prière vocale et oraison", contient des indications qui supposent l'usage de notre méthode;²² elles en ont adopté le texte traditionnel, que l'on remet à chaque religieuse, dans un petit opuscule qui contient encore le catéchisme des vœux. C'est dire toute l'importance qu'elles attachent à la méthode qui leur a été enseignée.

17.—Imprimerie de La Salle, Montréal, pp. 77-84.

18.—"Les Petites Filles de Saint Joseph; Les origines de la communauté", plaquette sans nom d'auteur ni d'imprimeur, de 1923, p. 1.

19.—Cité dans la brochure ci-dessus indiquée, p. 1 et 2.

20.—Id., p. 24.

21.—26 avril 1857, id., p. 4.

22.—Op. cit., p. 11 et 12.

Le séminaire de Saint-Sulpice de Montréal ne se contenta donc pas de conserver la méthode héritée de M. Olier et de M. Tronson; il la propagea et parmi les séminaristes et au sein de quatre communautés religieuses, dont deux étendent leur influence sur tout le Canada et sur une partie des Etats-Unis.

Mais ce n'est pas tout encore. Dieu a voulu que de saints prêtres, anciens élèves de Saint-Sulpice, fondent d'autres congrégations, auxquelles ils ont donné l'orientation spirituelle qu'eux-mêmes avaient reçue.

C'est ainsi qu'au Petit Séminaire de Saint-Hyacinthe furent fondées en 1883, par Mgr L. Z. Moreau et M. le chanoine Rémi Ouellette, les Sœurs de Sainte Marthe, qui poursuivent un but assez voisin de celui des Petites Filles de Saint-Joseph.²³ En 1921,²⁴ les évêques de la Province de Québec fondaient le "Séminaire des Missions Etrangères de la Province de Québec". Un certain nombre de ces évêques étaient d'anciens élèves de Saint-Sulpice, de même que le premier supérieur, M. le chanoine J. A. Roch, et la majeure partie du personnel de la première heure.

Cette communauté nouvelle, ce séminaire sont devenus autant de centres où la méthode d'oraison de Saint-Sulpice est mise en pratique.

Telle est, dans son ensemble, la part du séminaire de Montréal dans la diffusion, directe ou indirecte, de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice. Mais on comprend qu'il nous faille remonter plus haut et mettre cette floraison au crédit du séminaire de Paris. Toute l'action exercée, dans cet ordre, par Saint-Sulpice de Montréal, n'a été telle que grâce à l'influence continuellement reçue

23.—Canada *Ecclésiastique*, année 1926, p. 489.

24.—Id., p. 30.

de France et fidèlement acceptée par la "province" canadienne.

Mais, plus indirectement encore, le séminaire de Paris a concouru d'une autre manière encore à la diffusion de cette méthode au Canada. Nous avons dit, dans le précédent article,²⁵ que Saint Jean Baptiste de la Salle et le Bienheureux Grignon de Montfort, Monseigneur de Mazenod et le Vénérable Marcellin Champagnat, tous anciens élèves de Saint-Sulpice, avaient fondé des congrégations auxquelles ils avaient donné la méthode d'oraison qu'ils avaient eux-mêmes reçue. Or toutes ces communautés, ou presque, se sont établies au Canada: les Frères des Ecoles Chrétiennes en 1837, les Pères de Marie en 1880, les Filles de la Sagesse en 1884, les Oblats en 1841, les Frères Maristes en 1888,²⁷ et quelques-unes, surtout les Oblats et les Frères des Ecoles Chrétiennes y possèdent de nombreuses maisons et y exercent une très grande influence. Elles y ont été fidèles à l'esprit qui leur a été transmis et elles conservent la méthode d'oraison de Saint-Sulpice.

Nous ne pouvons pas terminer cette histoire de notre méthode au Canada sans rappeler que les RR. PP. Eudistes, dont nous avons parlé déjà,²⁸ sont venus dans notre pays en 1890,²⁹ qu'ils y ont exercé un ministère fécond, surtout dans les provinces maritimes et dans le golfe Saint-Laurent. Ils ont apporté avec eux les œuvres de leur saint fondateur, et, parce qu'ils y ont été fidèles, ils ont droit de figurer dans l'histoire dont nous marquons les grandes lignes.

25.—*Revue Dominicaine*, juin 1927, pp. 357-363.

27.—Ces renseignements sont puisés dans l'"Histoire de l'Eglise du Canada", par une religieuse de la Congrégation, Montréal 1908, pp. 295-298.

28.—*Revue Dominicaine*, juin 1927, pp. 354-356.

29.—Histoire de l'Eglise du Canada, p. 298.

Selon le programme que nous nous étions tracé, sans aucune prétention d'avoir épuisé notre sujet, nous avons essayé d' "indiquer la part d'influence qui revient (dans la diffusion de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice) à chacun des chefs de l'école française de spiritualité et aux communautés qu'ils ont fondées;" puis nous avons insisté "davantage sur celle qui revient à certaines congrégations dirigées par Saint-Sulpice ou fondées par ses anciens élèves tant en France qu'en Canada". Il nous reste maintenant à dire "un mot de la diffusion de cette même méthode chez les cisterciens et les dominicains." 30

Lorsque l'abbé de Rancé accomplit la réforme de son abbaye cistercien 31 de la Trappe, en 1657, il ne songea pas à indiquer à ses religieux, de méthode spéciale pour l'oraison. A cette époque, ce souci des méthodes d'oraison était récent: avant M. Olier, avant Saint François de Sales et Saint Ignace de Loyola, on enseignait sans doute la manière de faire oraison, mais cet enseignement, très précis dans sa partie négative, expliquant par le détail et longuement tout ce qui peut distraire l'âme de son application à Dieu, ne connaissait pas cette systématisation des actes successifs à produire pendant la prière mentale, systématisation à laquelle l'usage nous a habitués. Aussi l'abbé de Rancé se contentait-il de demander à ses religieux, une demi-heure après le lever, l'office de la Sainte Vierge étant récité, de consacrer une autre demi-heure à ce pieux exercice, pendant lequel le religieux, attentif, s'abandonnait à l'action de la grâce.

30.—*Revue Dominicaine*, juin 1927, p. 349. L'espace restreint dont nous disposons ne nous permet pas d'en poser même les grandes lignes du travail accompli par les Sulpiciens de Baltimore aux Etats-Unis.

31.—L'ordre cistercien est dû à la réforme accomplie par Saint Robert, en 1098, de l'ordre de Saint Benoît, fondé en 529.

Mais au commencement du siècle présent, un abbé de la Trappe de Bricquebec, Dom Vital Lehodey, frappé des inconvénients qu'il y a à n'avoir pas de méthode en un art où il est si dangereux et si préjudiciable de se tromper,³² voulut "offrir à ses frères un exposé clair, simple et court de toute cette matière, un petit directoire dans les voies de l'oraison, un manuel..." et il composa l'ouvrage si connu: "Les voies de l'oraison mentale",³³ dont toute la première partie n'est, à proprement parler, qu'un commentaire de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice.

Cet ouvrage eut du succès dans l'ordre, il est devenu classique et on en peut voir le retentissement jusque dans la petite brochure distribuée par les Trappistes, au Canada comme en France, à ceux qui veulent connaître l'ordre et la vie des religieux qui y passent leurs jours dans le silence, le travail et la prière.³⁴ Un moine de la Trappe d'Oka nous affirmait que notre méthode est expliquée aux novices dans plusieurs monastères et qu'elle est suivie par un nombre de plus en plus grand de religieux.

Lorsque Saint Dominique, en 1213, jeta les fondements de l'ordre des Frères Prêcheurs, il ne songea pas non plus, et pour cause, à donner une méthode d'oraison à ses religieux. Bien plus, le bienheureux Louis de Grenade, la première autorité, en la matière, dans l'ordre,

32.—Sainte Thérèse allait jusqu'à écrire: "J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'une âme renonçât à l'oraison que de la voir dès le début s'engager dans une fausse route". Vie par elle-même, édition Bouix, p. 126.

33.—Chez Gabalda, 1907. Plusieurs éditions ont suivi. Les paroles que nous venons de citer se trouvent à la page 11 de la 4ème édition, 1912.

34.—La Vie Cistercienne, 1923, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, p. 78-79. On peut se procurer cette brochure à la Trappe d'Oka.

semble parfois juger sévèrement de l'usage des méthodes : "Plusieurs s'imaginent qu'il en est de l'oraison comme d'un art quelconque, dont il suffit d'apprendre les procédés et les règles pour s'y rendre parfaits; ils oublient que loin de dépendre en rien de notre habilité, la grâce au contraire, est un pur effet de la miséricorde infinie de Dieu. Leur illusion vient de la doctrine qu'ils rencontrent dans certains livres modernes, où, après avoir établi des règles, les auteurs laissent croire que ces règles, bien observées, peuvent suppléer à la grâce".³⁵

Cependant, dans les noviciats de l'ordre, on enseignait, en se basant sur un texte de Saint Thomas,³⁶ que l'oraison comprend trois parties : *acceptio principiorum*, *meditatio*, *contemplatio*. A l'époque de la naissance des méthodes d'oraison, le R. P. Nicholas Ridolfi, Maître Général, fit imprimer une "Courte Méthode pour faire l'Oraison Mentale"³⁷ que nous nous mettons sous les yeux de nos lecteurs sous forme de tableau synoptique :

Préparation : { Présence de Dieu.
Profonde humilité.
Invocation de l'assistance divine.

Considération : { Discours ou raisonnement.
Affections.
Résolutions.

Conclusion : { Demande,
Actions de grâces,
Oblation.³⁸

35.—"De l'oraison et de la considération", p. 11, c. V, XVIIème avis.

36.—"Quidam (actus) pertinent ad acceptionem principiorum... alii autem ad deductionem principiorum... ultimus autem completivus actus est ipsa contemplatio veritatis", IIa IIae, q. CLXXX, a. 3, in c.

37.—Rééditée chez Bellet et Fils, à Clermont-Ferrand, par les soins du R. P. André Marie Meynard, en 1887.

38.—Op. cit., p. 23-26.

Cette méthode fait le fond de toutes celles qui furent proposées, dans la suite, au sein de l'ordre des Frères Prêcheurs, comme on peut le voir et par les enseignements de Massoulié dans son "Traité de la Véritable Oraison"³⁹ et par ceux que donne le R. P. André Marie Meynard, dans son "Traité de la Vie Intérieure".⁴⁰

Un des religieux les plus en vue des dominicains de Montréal nous affirmait cependant que son ordre avait notre méthode, et nous avons parlé nous-mêmes de diffusion de notre méthode chez les fils de Saint Dominique. Qu'est-ce à dire ? Que les RR. PP. Dominicains retrouvent dans la méthode de Saint-Sulpice l'essentiel de la division de l'oraison telle que la donnait Saint Thomas, que le théocentrisme⁴¹ de notre méthode plaît aux disciples de l'auteur de la Somme, que non seulement ils n'y rencontrent rien qui s'oppose à leur théorie sur la grâce, mais qu'ils sentent une harmonie parfaite entre l'âme thomiste et la méthode de Saint-Sulpice,⁴² que, pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore, (que la longueur déjà considérable de ces articles ne nous permet pas de développer ou que nous signalerons dans le paragraphe suivant sur la valeur de notre méthode), les dominicains se sentent en sympathie pour notre méthode, qu'ils la recommandent volontiers aux âmes qu'ils dirigent et que d'aucuns, parmi eux, l'ont mise en pratique avec profit.

39.—Cf. Tome II, 3ème partie, a. V, p. 25 de l'édition Lethielleux.

40.—Lethielleux, 1923; L. III, C. II, 2, L'oraison discursive, pp. 450-474.

41.—Revue Dominicaine, février 1927, p. 86 et 87.

42.—Nous ne voulons pas prétendre que les auteurs de la méthode d'oraison de Saint Sulpice aient été thomistes, ni que cette méthode soit réservée à ceux qui professent la doctrine de cette école, sur l'efficacité de la grâce, mais il nous semble qu'ils s'y sentiront plus à l'aise. Cf. Les endroits où nous avons parlé de ce que pensait M. Olier sur la part de la grâce dans l'oraison, *Revue Dominicaine*, février 1927, pp. 89-91; cf. aussi mars de la même année, p. 134.

Ainsi donc, au commencement de ce siècle, la méthode d'oraison de Saint-Sulpice s'est introduite, ouvertement, pour ainsi dire, chez les Trappistes, et, d'une manière plus discrète, par l'intérieur en quelque sorte, elle s'est attiré l'estime d'un autre grand ordre, celui des Frères Prêcheurs. Ce sont là des signes qui confirment cette "renaissance laborieuse" de l'école française de spiritualité dont parle l'abbé Brémond.⁴³ Qu'on nous permette, en terminant, d'en signaler un autre qui se rapporte à notre sujet: le R. P. Plus, s.J., dans ses deux petits recueils de méditations pour jeunes gens, publiés sous le titre général de "Face à la vie",⁴⁴ a cru bon de mettre un signet, destiné à rester sous les yeux des jeunes lecteurs, sur lequel il a fait imprimer un tableau qui suggère une méthode abrégée d'oraison: cette méthode s'apparente évidemment avec la méthode d'oraison de Saint-Sulpice. On y reconnaît l'auteur de "Dieu en nous".

L'histoire de la diffusion de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice n'est donc pas close.

F. VALEUR.

Nous n'avons pas l'intention, en parlant de la valeur de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice, de procéder par mode de comparaison ou d'opposition avec les autres méthodes connues dans l'Eglise de Dieu. Toutes, elles ont leur mérite et leur utilité: le seul fait de leur durée le prouve surabondamment. D'aucunes sont célèbres et

43.—Cf. "Manuel illustré de la Littérature Catholique en France, de 1850 à nos jours", ouvrage publié en collaboration. Dans l'introduction, l'abbé Brémond montre les grandes lignes de cette renaissance, pp. LIX à LXXI.

44.—Publiées à l'Apostolat de la Prière, Toulouse, en deux séries.

elles ont fait, elles continuent et continueront longtemps encore de faire beaucoup de bien à un grand nombre d'âmes.

Considérant la méthode dont nous avons longuement entretenu nos lecteurs, nous dirons simplement les raisons qui nous semblent la recommander aux âmes pieuses. Plutôt, nous ne dirons que quelques-uns de ces raisons, nous réservant de nous étendre sur ce sujet dans d'autres circonstances, qui nous seront peut-être offertes.⁵¹

Au commencement de notre premier article, nous définissions la méthode d'oraison: "un guide qui dirige, dans leur prière, les âmes encore inexpérimentées dans les voies de l'oraison mentale".⁵²

Pour atteindre ce but, une méthode doit tout d'abord indiquer l'attitude qui convient à l'âme humaine dans sa prière, et il nous semble que notre méthode accomplit ce dessein excellemment.

Basée sur les grands principes de l'école française de spiritualité,⁵³ elle abaisse l'âme devant la grandeur de Dieu et devant sa propre indignité: c'est le "cor contritum et humiliatum"⁵⁴ du prophète. Mais en christianisant, pour ainsi dire, ces sentiments, elle les perfectionne: le chrétien ne reste pas devant ses iniquités, comme le ferait un païen, il a un avocat, il est membre sous un chef glorieux, sans tache, qui se tient debout devant la divinité et intercède pour lui, et, convaincu toujours de sa misère, il puise une confiance admirable, aussi éloignée de la présomption que du désespoir, dans son union avec Jésus, union qu'il croit, dont il cherche à prendre conscience, qu'il veut vivre: c'est par Lui, avec Lui et en

51.—Cf. aussi ce que nous avons dit des raisons pour lesquelles les RR. PP. dominicains favorisent notre méthode.

52.—*Revue Dominicaine*, février 1927, p. 83.

53.—Id., *ibid.*, pp. 84-86.

54.—Ps. L, 19.

Lui qu'il cherche à se purifier de ses scories, à se rendre moins indigne de l'entretien qu'il demande avec Dieu.

Mais pour cet entretien même, il a besoin d'aide et il cherche, auprès de l'Esprit Saint, lien d'amour entre le Père et le Fils, ce qui manque à son âme sanctifiée, pour s'élever vers la divinité et l'atteindre dans une union qu'il désire.

De tous ces actes, la plupart sont communs à toutes les méthodes, mais celle de Saint-Sulpice est marquée d'un sceau plus explicitement chrétien, oserions-nous dire, en ce que, dès le commencement de l'oraison, elle prend l'âme avec tout son être surnaturel : celui qui prie est une créature de Dieu, une créature pécheresse sans doute, mais que Jésus a relevée, qu'il s'est unie en un mystère ineffable, et, dans tous les actes de sa vie nouvelle, le chrétien doit s'en souvenir.

Après avoir inspiré les dispositions avec lesquelles l'âme doit faire oraison, notre méthode continue son rôle, en lui suggérant la "meilleure" prière.

Prière d'adoration, en premier lieu. Nous avons dit ce qu'est l'adoration bérullienne.⁵⁵ De toutes les méthodes d'oraison, nous croyons que la nôtre est la seule qui suive aussi parfaitement la voie tracée par Jésus lui-même dans le Pater, qui fasse une part aussi importante à la prière d'adoration, et cela constitue pour nous une supériorité qui nous la recommande. Mais, de plus, et nous l'avons déjà indiqué,⁵⁶ en inspirant aux âmes de passer par Notre-Seigneur pour atteindre la divinité, d'adorer Dieu dans le mystère de l'Incarnation, en Celui qui nous a été donné comme médiateur, notre méthode acquiert une valeur plus grande encore.

55.—*Revue Dominicaine*, février 1927, pp. 86 et 87.

56.—*Id.*, *ibid.*, p. 89.

Et qu'on ne prétende pas que cette considération de Jésus, dans sa très Sainte Humanité, soit un obstacle à la perfection de notre oraison. S'il est vrai que la représentation imaginative de cette sainte humanité, si elle est trop vive, puisse nuire aux opérations de l'intelligence et de la volonté, au profit de la partie sensible de notre être, ce danger ne saurait être à craindre, si l'on comprend bien ce qu'est l'adoration béruillienne: elle porte l'âme à considérer intellectuellement la sainte humanité de Jésus, et cette considération intellectuelle ne saurait que favoriser une oraison de plus en plus parfaite.⁵⁷

Après nous avoir mis devant la perfection divine en Notre Seigneur, la méthode de Saint-Sulpice nous invite à "*communier*" à cette divine perfection. C'est la méthode même par laquelle notre divin Maître nous invite à le suivre:

Qui vult post me venire... abneget semetipsum..... 58

Si vis perfectus esse..... vade, vende quæ habes..... 59

Qui diligit me..... sermonem meum servabit.. 60

Sancti estote.....

sicut Pater vester cœlesti perfectus est.⁶¹

En commentant ces textes, plusieurs auteurs insistent sur le renoncement qu'ils demandent, il faut savoir, autant et plus même, insister sur les promesses qu'ils contiennent et la fin qu'ils proposent; ne jamais exiger le sacrifice sans porter l'attention des âmes sur les vraies raisons du sacrifice.

C'est tout le secret psychologique de notre méthode d'oraison: elle nous a fait regarder Dieu en Jésus-

57.—Cf. Meynard, op. cit., p. 377.

58.—Matt., XVI, 24.

59.—Matt., XIX, 21.

60.—Jean, XIV, 23.

61.—Matt., V, 48.

Christ, et elle nous laisse devant ce modèle pour que nous soyons enflammés de désir. Et de quel désir ?... de celui de devenir semblables à Dieu, à Jésus. Il est des âmes qui ne peuvent consentir tel ou tel renoncement et qui seront vaincues, gagnées par l'oraison faite de cette manière, tant est grande la force du "Si quis vult post me venire" sur une âme que Dieu habite déjà. Sans doute la victoire sera peu souvent définitive du premier coup, mais elle s'annoncera, parce que l'intelligence et la volonté auront été remuées dans leur profondeur surnaturelle.

Parfaite dans les dispositions qu'elle demande, parfaite dans la prière qu'elle inspire, notre méthode se recommande encore par sa grande simplicité.

L'on admet généralement cette simplicité de la méthode de Saint-Sulpice, mais dans un sens tout matériel : elle peut servir à diriger la méditation, quelque soit le sujet sur lequel l'on médite. C'est là un avantage, en effet, mais notre affirmation va beaucoup plus loin.

Quelques auteurs, en lisant notre méthode dans le texte traditionnel, la prétendent trop compliquée. C'est qu'ils ne distinguent pas assez entre ce qui est essentiel et ce qui est accessoire, entre ce qui est rigoureusement demandé et ce qui est facultatif, entre la définition de l'essentiel et l'explication de ces définitions.

Ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre dans ces articles que nous terminons, savent combien nous avons raison de parler de la grande simplicité de notre méthode ; pour le montrer encore, essayons de la résumer en quelques phrases.

Au commencement de l'oraison nous adorons Dieu, présent dans le lieu où nous sommes, nous humiliant de nous être rendus indignes de sa divine présence. Pour diminuer cette indignité, nous regrettons toutes nos

fautes et nous nous unissons à Notre-Seigneur, afin de prier en Lui, par Lui et avec Lui. Comme l'oraison est un acte surnaturel, nous demandons à l'Esprit-Saint de nous aider à nous en mieux acquitter.

Alors nous considérons, en Jésus, le sujet de notre oraison, et nous Lui rendons les devoirs qui sont dûs à la divine perfection avec laquelle il s'est comporté en toute chose.

Ensuite de quoi nous essayons d'attirer en nous quelque part de cette divine perfection, en la demandant avec ferveur. Tout moyen que nous trouverons pour nous exciter à cette ferveur, nous le devons prendre... surtout nous n'oublirons pas de nous regarder, pour comprendre comme nous sommes loin de ressembler à Jésus.

Pour terminer, nous remercierons Dieu des grâces qu'il nous a faites, nous lui demanderons pardon des fautes que nous aurons commises et nous prendrons une vraie résolution, que nous mettrons entre les mains de la Sainte Vierge.

La méthode d'oraison de Saint-Sulpice est simple, non seulement parce qu'elle peut servir pour toute sorte de sujet, mais, bien plus, parce qu'elle demande une série d'actes parfaitement enchaînés, faciles à retenir et à suivre. Elle est simple encore parce qu'elle convient à tous les états.

Ici il nous est nécessaire d'expliquer notre pensée plus longuement: nous ne saurions prétendre, on le comprend, que l'âme contemplative suive les actes de notre méthode, tels que nous venons de les résumer.

Peut-être se souvient-on des degrés successifs que nous avons exposés depuis que nous avons analysé l'oraison du Cardinal de Bérulle et de M. Olier ⁶² jusqu'à ce

62.—*Revue Dominicaine*, février 1927, pp. 86-88.

que nous rapportions l'adaptations dernière de cette oraison, faite par M. Tronson, aux besoins des commençants.⁶³

Nous montrions l'oraison du Cardinal de Bérulle toute pleine de deux actes :

adoration.....*adhésion*, (communion).

Puis nous voyions M. Olier nous proposer une "manière de faire oraison" très simple, dans laquelle il nous demande de diviser ces deux actes l'un de l'autre, de nous arrêter successivement à chacun d'eux et d'y ajouter la coopération :

<i>adoration</i>		Notre Seigneur dans les yeux,
<i>communion</i>		Notre Seigneur dans le coeur,
<i>coopération</i>		Notre Seigneur dans les mains.

L'oraison faite selon cette méthode, disions-nous, est encore trop affective pour des commençants, et nous louions M. Tronson d'avoir terminé l'élaboration de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice :

<i>adoration</i> ,	}	conviction,
<i>communion</i> :		retour sur soi-même,
<i>coopération</i> .		demande.

Ceux qui emploient la méthode de Saint-Sulpice n'auront pas à l'abandonner, nous semble-t-il, lorsqu'ils sentiront les appels de Dieu à une oraison plus haute. S'ils connaissent bien leur méthode, ils n'auront alors qu'à laisser tomber ces actes qui leur était nécessaires, mais dont ils n'ont plus le même besoin, qui n'avaient été ajoutés là que pour aider leur ascension. Que si Dieu, pour un temps, les laisse retomber dans la médi-

63.—Id., mars 1927, pp. 131-142.

tation discursive, ils retrouveront facilement une habitude non encore oubliée.

De même encore, à mesure que leurs affections se simplifieront, elles pourront contenir, moins séparés, moins explicites, surtout moins exprimés par des paroles, les deux actes essentiels de notre méthode : adoration et communion, et cela par un penchant naturel qu'ils auront développé et que la grâce ne détruira pas.

Enfin il nous semble que la prière ardente du commencement de l'oraison, dans laquelle ils renoncent à leur propre lumière et à leur propre activité, le regard amoureux qu'ils auront pris l'habitude de prolonger sur la personne adorable de Jésus, l'habitude encore d'offrir leur intérieur, comme une toile, aux touches successives du peintre divin, les prépareront, par manière de disposition éloignée, à se soumettre à cet envahissement de la grâce souveraine que l'on appelle contemplation.

Dans cet ordre, il est bien certain que l'action de Dieu ne saurait être soumise aux principes, aux divisions ni aux unifications d'une école, quelque parfaite qu'on la suppose. Mais ce que nous savons de l'oraison mystique du Cardinal de Bérulle et de Monsieur Olier nous montre que ces deux actes essentiels de la méthode d'oraison de Saint-Sulpice, de leur nature, ne répugnent pas à la contemplation, au contraire.

Si l'on veut bien tenir compte de ces explications et de ces restrictions, l'on comprendra dans quel sens profond nous disons : notre méthode d'oraison est toute simple, elle convient à tous les sujets, elle propose une série d'actes bien enchaînés et faciles à suivre, elle convient, dans un sens gradué, à tous les états inférieurs de la perfection et prépare, d'une certaine manière, à la contemplation, plutôt qu'elle ne l'empêche.

Ce n'est pas pour nous une des moindres raisons que nous ayons de vouloir en propager l'usage.

Emile FILION, P.S.S.

OU VONT NOS VIES ?

(Aux jeunes gens)

Vivre, c'est s'organiser par un principe intérieur et selon une idée, c'est se continuer, s'enrichir, se développer. Vivre, c'est tendre vers son bien en vertu d'une inclination instinctive, c'est à l'occasion s'y parfaire et s'y reposer. Vivre, en conséquence, c'est réaliser progressivement le type de son idéal, puisque c'est se porter par poids de nature vers son propre achèvement. Influx mystérieux, secrète dispensation d'énergie, vertu spontanée qu'une main à la fois fois magnifique et miséricordieuse a gratuitement déposés au sein de la matière pour en secouer l'inertie, pour lui donner une âme, pour le faire se traduire au dehors en mouvement et en fécondité : voilà la sublime réalité qu'évoque le mot vie ! Idée d'élan intime, idée d'effort intense, idée de plénitude.

Nous l'utilisons pour caractériser tout ce qui remue, tout ce qui travaille, tout ce qui s'épanouit : Activité capricieuse et gazouillante du ruisseau qui descend de la montagne, allure rapide de la locomotive haletante et enfumée, qui emporte tout un monde de passagers à travers la plaine, splendeur des printemps... c'est ce que nous appelons la vie.

Mais la vie ne se manifeste proprement que dans trois catégories d'êtres : les plantes, les animaux, les créatures douées d'intelligence.

Dans les plantes, disait un Ancien, on entend pour la dernière fois le son de la vie. Elles occupent dans l'univers le dernier étage où celle-ci s'exprime. Et pourtant, quoi de plus merveilleux déjà que la vie dans la plante ! Quoi de plus déconcertant pour la pensée que cette force intime sous la poussée de laquelle un arbre

sort du sol, jette des branches, pousse des feuilles et des fleurs, s'épanouit en une riche production de fruits. Cependant, ce n'est là que l'expression la plus imparfaite de la vie.

On a assisté au concert des aurores, on a goûté cette musique de gaieté et d'amour dont les oiseaux remplissent les matins de l'été. Les poètes ont chanté les admirables instincts de l'abeille et la laborieuse industrie de la fourmi. Et qu'est-ce qui inspire, qu'est-ce qui soutient, qu'est-ce qui explique tout cela, si ce n'est la vie ?

La vie a encore des accents plus étonnants, des chants plus expressifs; et qui n'a jamais été ravi en écoutant la symphonie divine qu'elle entonne dans l'intérieur des âmes ? Qui donc a pu se défendre du charme et de la grâce qu'elle revêt dans le sourire des petits enfants ? Joues rondes qu'un sang neuf empourpre, yeux vifs où étincelle l'intelligence, cœur pur qui s'ouvre aux tendresses comme au soleil les fleurs, menottes dodues qui ne cherchent qu'un visage maternel à caresser, lèvres vermeilles qui n'attendent qu'une bouche à baiser.

Qui donc n'a pas éprouvé un jour les frais enthousiasmes, les saines ardeurs, les visions magnifiques que la vie inspire à l'adolescent pour le faire se lancer à corps perdu à la conquête de l'avenir ? L'océan est moins remué que son âme, les vagues s'y succèdent moins pressées.

Profond mystère que celui de la vie pour qui se prend à y réfléchir ! Mystère de pensée et mystère d'amour; mystère de l'esprit et mystère du cœur !

L'esprit, éclair qui jaillit de notre âme pour la porter "sur son aile de lumière jusqu'aux sommets du monde", jusqu'au seuil du divin et de l'infini ! La pensée, flamme spirituelle qui peut pénétrer jusqu'aux raisons

secrètes des choses, dominer le défilé des âges, et envelopper, pour en faire sa propre substance, l'infinité des êtres qui composent l'univers.

Mystère de la pensée doublé de celui de l'amour. L'amour, pente suave de l'âme par laquelle elle s'échappe d'elle-même et descend sur ce qui l'entoure, feu immatériel qui la réchauffe, souffle ardent qui l'anime, force impérieuse qui la captive, qui la projette au dehors, qui l'élargit et la multiplie en l'unissant à d'autres êtres.

De la connaissance et de l'amour se concertant pour envahir une âme résulte un autre mystère : celui de la lumière fécondée par la flamme, celui des élans généreux et des actions sublimes, celui des grandes âmes et des grandes vies.

Mais la vie de l'homme dans ses dernières profondeurs renferme encore quelque chose qui échappe plus invinciblement à l'effort de la réflexion. Richesses cachées, réserve d'insaisissable énergie, immanence indicible, réceptivité infinie. Qui dira jamais ce qu'est le fond de l'âme où peut se lire l'image de Dieu et où se dessinent des lignes d'un art consommé, qui, comme d'immenses bases, semblent attendre l'édifice d'un temple divin ?

* * *

Quand on est jeune, on croit à la vie, on lui accorde facilement toute sa confiance, on la regarde comme un trésor, comme la "perle précieuse" pour laquelle il faut sacrifier tout le reste. On s'éprend de sa beauté, on attend beaucoup de ses promesses. On en dit la joie, on en savoure le bonheur. On lui élève un temple dans son imagination, on la pare de toutes les beautés rustiques cueillies au cours de l'enfance à travers nos prés et nos

bois, on la couvre du vêtement magique de ses naïves et fantaisistes aspirations, on lui voue un culte mêlé de piété et de poésie.

Mais hélas ! cet âge enchanteur de l'espérance et du rêve cède trop tôt la place à la tentation et au doute.

A peine s'engage-t-on un peu sérieusement dans la vie, qu'on devient l'objet de sensations analogues à celles qu'éprouve le voyageur qui s'aventure et s'enfonce pour la première fois dans la solitude morne et le silence lugubre des vastes déserts de l'Orient, on ressent comme une vague étreinte de l'âme, comme un saisissement irréfléchi du cœur, comme une appréhension instinctive de l'inconnu.

A ce premier état d'âme viennent s'ajouter tantôt les sourdes inquiétudes d'une nature sujette à l'inquiétude, tantôt la perte cruelle d'une âme qui tenait intimement à la nôtre, tantôt une goutte de liqueur empoisonnée provenant de la lecture hasardée d'un mauvais livre, tantôt la douleur du déclassement social de ceux sur lesquels nous avons fait reposer notre avenir, tantôt l'épreuve flétrissante de la déchéance morale de ceux qui nous sont unis par le sang ou l'amitié, tantôt enfin le spectacle des ambitions qu'il nous a fallu étouffer, des espérances qu'il nous a fallu arracher et de tous les "morts" que nous portons "enterrés" dans notre cœur. Et alors nous sommes pour de bon en présence de la vie réelle.

La réflexion monte au cerveau, on prend conscience que le rêve doit être remplacé par la conviction, que l'enthousiasme doit être fortifié par une saine philosophie. Il faut trouver une ancre à laquelle on puisse fixer sa destinée. Les questions se multiplient, un problème s'esquisse, c'est l'inquiétude, l'angoisse, parfois même la nuit profonde et l'exaspération.

Tout homme pensant passe, un jour ou l'autre de son existence, par ce bouleversement du champ de l'âme et est appelé à résoudre cette énigme. Si ce n'est pas l'épreuve, si ce n'est pas l'injustice ou les échecs décevants qui l'amènent ainsi à douter de la valeur de la vie, ce sera cet effluve de sensibilité qui monte à la surface de la conscience et menace de noyer toutes les idées reçues jusque-là comme incontestables, ce sera la frénésie des sens, ce seront les sollicitations puissantes de la volupté.

Qu'est-ce que la vie ? Quel en est l'aboutissement ? Vaut-elle la peine qu'on renonce au plaisir, vaut-elle qu'on s'impose pour elle des sacrifices qui ne pourront être réalisés qu'à force de luttes, de meurtrissures, de combats, d'où nous sortirons tantôt vainqueurs tantôt vaincus, de chutes honteuses dont il sera pénible de nous relever ? Qu'est-ce que la vie ? Sombre gorge, amère douleur, drame tragique. Tout s'agite, s'inquiète, cherche, va quelque part.

Qu'est-ce que l'homme ? Quid est homo ? Un roseau brisé ? Une mèche qui s'éteint ? L'inconnaisable l'entoure, le mystère l'enveloppe et l'étreint. D'où vient-il ? Serait-ce une noble victime du sort, gémissante, désemparée, éperdue, jetée ça et là comme les vagues de la mer ? Où va-t-il ? Tout change, tout s'en va, tout meurt autour de lui. *Generatio præterit, generatio advenit.* Les générations passées dorment dans la poussière des tombeaux.

L'homme, c'est une tendance. Serait-ce une tendance sans terme ? L'homme, c'est un désir. Serait-ce un désir sans espérance ? L'homme c'est une force. Serait-ce une force qui va et qui va dans la nuit ?

Voilà l'énigme, l'énigme que nous sommes impuissants à résoudre seuls. Il nous faudra donc interroger nos semblables et connaître ce qu'ils ont pensé de la vie.

Mais quel livre contient le secret de la vie ? Serait-ce celui de l'impiété ?

Les impies, ingénument cyniques, vous déclameront des formules qui heurtent le sens commun et ne feront qu'exaspérer votre angoisse. Ils sont, selon le mot de Maurice Barrès, des égoïstes atroces et des orgueilleux méprisants. Ils méconnaissent de parti pris toutes les manifestations sublimes de la pensée et les besoins pressants du cœur. Ils essaient d'étouffer en nous les grands élans nostalgiques de l'âme et tous ses nobles pressentiments. Leur doctrine ressemble aux incohérences d'une nuit de cauchemars.

Serait-ce le livre de la Science ?

La science modeste, comme celle d'aujourd'hui, vous avouera son incompetence en matière religieuse. Sa mission n'est pas de répondre aux problèmes de l'origine et de la destinée de l'homme. Ses oracles sur ce sujet n'ont qu'une valeur d'entraînement.

Serait-ce le livre des philosophes ?

Les philosophes pourront vous donner des aperçus grandioses, mais jamais ils n'articuleront le dernier mot de l'énigme.

Cicéron, dans des pages qui demeureront éternellement célèbres tant à raison de l'élévation de la pensée que de la noblesse des sentiments qu'elles expriment, ... Cicéron est hésitant quand il en vient à traiter les questions qui intéressent le plus vivement l'humanité.

Entendons ses enseignements. Selon lui, pour chercher où vont nos vies, il faut prendre la nature de l'homme comme point d'appui de nos investigations. Ce qui caractérise l'homme, c'est la raison. "Cet animal si prévoyant, si pénétrant, si composé, doué de sagacité, de mémoire, de raison, de conseil, et que l'on appelle l'homme, a été engendré par le Dieu suprême avec une

noble destinée : seul de tant d'espèces et de nature d'animaux, il est participant de la raison, et de la pensée... Or, qu'y a-t-il, je ne dis pas dans l'homme, mais dans tout le ciel et la terre, de plus divin que la raison ?"¹

La pensée, émanation des cieux, est donc la garantie de la spiritualité et de l'immortalité de nos âmes.

C'est sur cette doctrine qu'il étaiera plus tard ses théories sur le droit des Mânes et la religion des tombeaux. C'est aussi la spiritualité de notre âme qui explique le jeu spontané de notre pensée.

Dotés par la nature de dispositions innées à la connaissance de certains principes qui sont comme les semences de la science et les premières ébauches de la vertu, nous appuyant sur ces dons comme sur un fondement stable, nous prenons notre vol, nous croissons, nous nous épanouissons jusqu'à la sagesse et la vertu.

"Lorsque l'âme aura bien observé le ciel, la terre, l'océan, toute la nature, lorsqu'elle aura vu d'où toutes les choses ont été engendrées, où elles retournent, quand, comment elles se détruiront, ce qu'il y a en elles de mortel et de périssable ce qu'il y a de divin et d'éternel, . . . lorsqu'elle connaîtra qu'elle n'est point un habitant d'une enceinte fermée par des murailles, mais un citoyen du monde, de la cité unique ; alors . . ., grands dieux ! comme elle se connaîtra elle-même ! Comme elle méprisera, comme elle dédaignera, comme elle traitera à l'égal du néant toutes ces choses que le vulgaire appelle grandes !"

Mais où l'esprit de Cicéron tremble, faiblit, fait naufrage ; où il déclare son impuissance ; où ses affirmations deviennent imprécises et flottantes, c'est lorsqu'il aborde le problème de l'état de l'homme après sa mort.

"Celui qui se connaîtra lui-même sentira qu'il

1.—Pensées extraites du "De Legibus"; édit. Nisard.

possède quelque chose de divin... il le regardera comme une *image sacrée*, comme le *dieu* du temple..."

L'âme est une image sacrée ou le dieu du temple. Voilà qui est bien vague. Est-ce un dieu ou l'image d'un Dieu ? Si elle n'est qu'une similitude spirituelle de Dieu, qu'un reflet animé de son visage ; si elle est de par sa nature infiniment distante des dieux, comment pourra-t-elle avoir dans l'Au-delà le même objet de connaissance et d'amour que ces substances supérieures ? Si par contre elle est une émanation, une parcelle de la Divinité, nos Mânes pourront retourner dans la société des dieux d'où elles sont descendues.

Mais il y a toujours le problème du mal avec lequel il faut compter. Si l'âme est divine, peut-on rendre les dieux responsables des turpitudes éhontées des hommes ? Peut-on raisonnablement croire qu'une vie de vertu aura le même dénouement qu'une vie de débauche ? "Lorsque la loi prescrit, écrit avec embarras Cicéron, le culte de ceux d'entre les hommes qui ont été sanctifiés, elle indique que si les âmes de tous sont immortelles, celles des bons et des forts sont divines..." Toutes les âmes sont immortelles, les unes, à raison de leurs vertus, sont divines, les autres sont..." Le problème de la destinée future de l'homme, voilà la pierre d'achoppement à laquelle se heurta la pensée de Cicéron.

Celle d'Aristote avait sombré au même endroit. Mais les considérations de ce grand philosophe sur la nature de l'âme sont beaucoup plus précises et préparent à merveille la doctrine qu'allait prêcher le Christ.

Pour le Stagyrite, la vie sur la terre a son dernier épanouissement dans l'âme humaine. Celle-ci en est la fleur la plus haute. Elle est le résumé substantiel, le rendez-vous harmonique, le concert vivant de toutes les perfections répandues dans la créature matérielle. En

outre, si l'âme, eu égard à sa grande perfection, assume la fonction des autres vies, elle se classe d'emblée par sa fonction propre dans un ordre qui les dépasse toutes.

Il est manifeste en effet que nous pouvons *devenir par la connaissance la nature de toutes choses*. Comme les eaux cristallines de la fontaine revêtent, dans l'ordre de représentation, la forme des images qui se reflètent en elles, ainsi notre âme se transforme par un acte vital en la nature des choses qu'elle perçoit. Il est donc par trop apparent que les êtres ne viennent pas en nous comme ils existent en réalité, car notre connaissance aurait vite atteint ses limites ; mais ils pénètrent en notre esprit dépouillés de leur matérialité.

Au surplus, n'avons-nous pas l'expérience que ce qui affecte physiquement nos facultés restreint notre puissance de perception ? La fièvre et les aigreurs de la maladie rendent tout amer au goût. De même l'intelligence. Si elle était altérée par la nature d'un objet corporel, sa puissance de discernement serait empêchée pour autant et ses appréciations faussées.

Le principe d'intellection de l'homme est donc, à raison de son universalité, spirituel, il accueille en lui les êtres sous leur forme spirituelle. C'est là, pour Aristote, la seule explication possible du phénomène mystérieux de l'assimilation intellectuelle.

Et qui plus est, non seulement l'intelligence est esprit, mais elle est indépendante de nos organes dans son acte propre, la pensée.

Nos organes corporels ont une nature déterminée. Ils sont de par leur structure interne ordonnés à une catégorie de faits sensibles. L'œil ne pourra jamais entendre les sons. Et il suit de là que si notre pensée était à la merci des sens, elle serait enchaînée aux phénomènes sensibles. Elle ne pourrait pas prendre son essor,

survoler les mondes, juger ses actes et apprécier ses propres jugements. Elle ne pourrait pas s'engager à la recherche des causes et comprendre la raison des êtres. L'idéalité immanente à toute chose, n'étant pas l'objet des sens, échapperait à nos investigations.

Et Aristote conclut de là que l'âme, étant totalement affranchie de la matière, est incorruptible et immortelle.

Cependant il professe que si elle est spirituelle et indestructible, elle n'est toutefois qu'une reproduction lointaine, qu'une image pâle et éloignée de cette Source transcendante et infinie de vie, de cette Océan de lumière et de flamme qui illumine et embrase de toute éternité la Cause des causes. Il y a une distance infinie entre ces deux êtres. L'essence de la Cause des causes est totalement en dehors de la portée naturelle de notre esprit.

Et il infère tristement de ces données qu'il nous sera absolument impossible, laissés à nos propres ressources, d'entrer dans la société de la Cause des causes, de nous initier à ses mystères, de partager ses amours et de nous asseoir à la table de son éternelle félicité.

Cela ne pourra tout au plus se faire que par un secours gratuit venant d'En-Haut...

Un jour ce grand homme, qui est resté comme la personnification du génie grec, sentit approcher la mort. Etendu sur sa couche, chaque jour il avait l'impression que la vie se retirait progressivement de ses membres, et il assistait, perclus de douleurs, à ces brisures intérieures par où l'âme menace de s'évader. La pâleur expressive de ses traits, la mobilité de son regard livide laissaient entrevoir que les pensées affluaient à son cerveau et qu'une angoisse aiguë étreignait sa conscience. Il avait passé par la vie, son âme en avait contracté les inévitables souillures; comment pouvait-il espérer qu'elle

allait entrer dans le cercle des amis de l'Être souverainement pur ? Allait-elle errer de toute éternité comme un fantôme, comme une ombre réprouvée dans l'obscurité des mondes ?... Problème terrible qui le tourmentait plus cruellement que sa maladie ! Quelques jours s'écoulèrent dans cette agitation profonde, et alors, comme il allait exhaler le dernier soupir, dans un sursaut d'espoir que le ciel dut agréer, il proféra ces mots : "Causa causarum... Cause des causes, aie pitié de moi !..."

L'homme est par conformation de nature impuissant à s'élever seul jusqu'à la vision de Dieu; l'homme se présente presque toujours à Dieu avec une conscience grevée de culpabilité. Quelle sera la solution de l'Aut-delà ? Mystère !...

Voilà ce que vous répondront les philosophes.

* * *

Il était réservé à l'Homme-Dieu de résoudre l'énigme. C'est en sa doctrine qu'il faut aller chercher la réponse à nos doutes et l'apaisement à nos angoisses.

La vie est une création divine. C'est une flamme descendue des cieux au cœur de l'humanité. Pour la comprendre, il faut regarder en haut. Son principe est dans l'amour, sa fin sera dans l'amour. L'amour, l'amour immense, l'amour incompréhensible est l'Alpha et l'Omega de tout.

Dieu, bonté sans rivages, aspira un jour, dit la Sainte Ecriture, à se répandre et à faire des êtres participants de sa splendeur et de sa félicité. Pensif, recueilli, rassemblant la meilleure flamme de son suprême génie, il ne trouva pas de meilleur idéal que celui de sa propre nature. A la seule pensée de ce dessein, son âme, comme celle des artistes inspirés, s'éprend de complaisance, d'enthousiasme, d'exaltation sacrée. Il se penche, souffle sur

notre boue et l'âme d'un esprit de vie: "Pensée infinie à laquelle s'allume la nôtre,

Comme un flambeau s'allume au toucher d'un flambeau."

Le corps est argile et glace, l'âme est éclat du Soleil éternel; elle porte, empreint en traits sacrés, le sceau de la splendeur des cieux: Signatum est super nos lumen vultus tui. Le corps alourdit l'homme et le fait pencher vers la terre, l'esprit tente de l'emporter sur son aile et le fait brûler de la nostalgie de retourner à Dieu.

Mais les œuvres de Dieu sont d'un fini achevé; elles révèlent la touche d'un artiste riche en procédés. L'homme entra dans l'univers paré des mains de la nature et orné des dons de la grâce. Dieu ne mit pas seulement en lui les germes de la sagesse et de la vertu naturelles, mais, par un excès de magnificence, il déposa en son âme la semence de la gloire et inséra en ses facultés des énergies sublimes, des renforcements de surcroît lui permettant d'atteindre un but qui dépasse infiniment les fins de sa nature. O Dieu, que vos desseins sont impénétrables!

Cet organisme divin, cette vocation céleste appelait des mœurs divines; et hélas! l'homme eut le malheur de pécher.

Alors il se passa une de ces scènes poignantes auxquelles le monde assiste parfois en temps de guerre. Lorsque le crime pénètre dans un temple, lorsque les profanations s'y installent, le prêtre d'une main pieuse arrache les crucifix aux murs, dépouille les autels de leurs ornements et de leur pierre sacrée, éteint les feux de la lampe et s'en va, l'âme attristée, apportant avec lui tout ce qui témoignait en cette enceinte de la présence de Dieu. Seules, la structure religieuse de la colonnade

et les lignes des voûtes restent là, pour attester la grandeur de sa destinée passée.

Tel demeura le premier homme après le péché.

Découronné des dons de Dieu, dépossédé de ses divines espérances, il comprit la grandeur de sa déchéance et s'affaissa de douleur. Etre éternellement en proie à la souffrance et aux misères de toutes sortes, quelle triste fortune ! Il allait s'abîmer dans le désespoir, lorsque Dieu lui fit soudainement apercevoir dans les siècles lointains la figure attendrie du Christ.

Le Christ, c'était la lueur d'un nouvel espoir, c'était le rachat, c'était la régénération, c'était le renouvellement dans la vie. *Ecce nova facio omnia.*

Désormais, sans le Christ, tout est perte, tout est néant ; avec le Christ, tout est fécondité, tout est permanence dans la vie. "Je suis la résurrection et la vie : celui qui se confie en moi, même s'il lui arrive de mourir, vivra, et celui qui vit et croit en moi est à l'abri des atteintes de la mort éternelle." Aux jours de la résurrection, il n'est pas jusqu'à ses os qui tressailliront d'un frisson de vie : *Exultabunt ossa humiliata.*

Du Christ, des flots de sève régénératrice s'échappent et débordent sur les deux penchans de l'humanité : "Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec surabondance." Les patriarches vivaient l'âme tendue par l'espérance vers les mérites du Christ ; nous, nous n'avons qu'à ouvrir les nôtres à ses sacrements, et elles sont fécondées par le germe d'une éternelle survivance. Germe si actif, si puissant, qu'il s'insinue dans nos facultés pour les pénétrer de ses effusions suaves, pour les transformer, pour les rendre capables d'entrer dans la félicité de Dieu et d'émettre ses propres actes de connaissance et d'amour.

Oh ! comme le noble cœur d'Aristote eut été transporté de pieuse exaltation en présence d'une pareille vocation !

La vie, c'est l'acheminement vers la gloire, c'en est le prélude. Tout a commencé dans l'amour, le cercle se fermera dans l'amour.

Elle n'a de sens que si elle est suspendue à l'éternité. Elle ne s'explique qu'en rapport avec cet Etre en qui la Divinité est venue établir substantiellement sa demeure et qui produit la vie de source, comme le soleil la lumière et le feu la flamme: "De même que Dieu le Père avait la vie en lui-même, ainsi il a donné à son Fils Jésus d'avoir la vie en lui-même." Elle n'a de valeur que si elle est en communion avec cette suprême Vie: en elle est l'atmosphère idéale où nous trouvons à respirer à l'aise; "Je suis la vigne, vous êtes les sarments." Notre existence n'atteindra son terme qu'en se solidarissant, qu'en s'incorporant à celle du Christ. Le principe supérieur de vie qui l'animait, le fit, par spontanéité naturelle, remonter à son Père; ainsi le jet de vie que nous participons de lui rebondira jusqu'à la cité éternelle.

Heureux celui qui sait goûter les suavités du Seigneur ! "Comme un arbre planté au bord des eaux, il fleurira, il sera chargé de fruits en son temps, il ne s'en perdra pas un seul. Le Seigneur ira recueillant toutes ses bonnes œuvres... il le remplira de l'abondance de sa maison, il l'enivrera du torrent de ses délices," il le fera entrer dans une extase éternelle.

Un poète désespéré a dit:

"Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?"

Qui jamais le fera ? C'est nous tous qui le ferons, en marchant sur vos traces. C'est nous qui avons le senti-

ment et la conviction de porter en nos âmes les divins effluves de votre vie. C'est nous qui, en adhérant à votre Vérité, sommes en communion avec votre Personne et votre Esprit. C'est nous dont le cœur bat d'accord avec les palpitations du vôtre; c'est nous qui portons dans ce vase fragile les suaves parfums de votre divin amour.

Christ adoré, c'est nous qui irons par le monde pour le faire retentir des douceurs de votre nom, nous surtout qui, recevant sur nos fronts votre onction sacrée, vous distribuerons en pâture aux âmes. C'est nous qui, vous ayant connu, aimons la vie jusqu'à l'ivresse et voulons la faire aimer au monde.

P. Louis LACHANCE, O.P.



LE SENS DES FAITS

Notre nouveau Délégué Apostolique

La Revue Dominicaine a la joie très vive aussi bien que le devoir d'offrir à son Excellence le Délégué Apostolique, Monseigneur André Cassulo, Archevêque titulaire de Léontopolis, récemment arrivé à Ottawa, ses souhaits de cordiale bienvenue, en la priant de daigner agréer l'humble hommage d'une filiale obéissance et d'un entier dévouement au service de l'Eglise.

Son Excellence vient à nous comme l'auguste représentant de la plus sainte dignité, de la plus haute et de la plus bienfaisante autorité en ce monde. Toutes les fibres de notre âme de Prêcheurs et de notre cœur canadien nous attachent à la Sainte Eglise catholique romaine, à nos évêques vénérés et par-dessus tout, au "doux Christ sur terre", notre Saint-Père le Pape Pie XI.

Son Excellence elle-même ne nous est pas étrangère. Nous savons que S. E. le Cardinal Mistrangelo, Archevêque de Florence, aveva in corde, son dévoué Vicaire Général. Nous connaissons la grande charité pastorale de l'évêque de Fabriano e Matelica, et son zèle remarquable pour l'action catholique. Nous connaissons aussi quelques-uns des mérites du Délégué Apostolique en Egypte: sa sage bonté qui a su conquérir le cœur des petits et des grands, l'affection des catholiques de rites différents et de races diverses ainsi que l'admiration des non catholiques, en faisant régner partout la paix du Christ dans la charité du Christ, son activité heureuse et féconde, qui, en deux ans et quelques mois seulement, a pu fonder l'Union catholique, organiser avec succès un Congrès d'action religieuse et sociale, et construire au Caire, sur l'île enchanteresse de Ghezireh, le palais apostolique de la Délégation. C'est, dit-on, une œuvre splendide d'architecture florentine, pleine de grâce et de lumière, noble et simple, ordonnée et mesurée, comme la pensée du maître qui a présidé à son exécution: "elegans non magnifica, splendida non sumptuosa." Le discours d'adieu de son Excellence au Caire, coïncidant avec la cérémonie d'inauguration de son palais apostolique, en présence du représentant du Gouvernement et du président du Conseil, d'un grand nombre de ministres, de diplomates, d'évêques et de prêtres, unissait à l'élévation de pensée des grands pontifes, la sagesse du diplomate et de l'homme d'Eglise, à la culture de l'esprit et à la délicatesse exquise du cœur, ce souffle de piété qui conquiert les âmes et les incline vers le Maître divin.

Pendant son séjour au couvent des Dominicains du Saulchoir, en Belgique, Monseigneur Cassulo aimait à se faire tout à tous comme un grand frère. C'est dire encore que déjà nos cœurs lui sont ouverts et qu'il peut

compter sur une affectueuse gratitude et une fidèle coopération de notre part.

Inclinés devant notre nouveau Délégué Apostolique, nous le saluons avec respect et reconnaissance comme la personne même du Souverain Pontife, comme un témoignage vivant, permanent de sa très grande bienveillance envers les Catholiques du Canada; et en bénissant le Saint-Père, nous disons aussi à Son Excellence: Benedictus qui venit in nomine Domini.

LA DIRECTION.

Dans l'Ordre

Rome.—Le troisième miracle requis pour la canonisation de la Bse Imelda Lambertini a été soumis à la S. Congrégation des Rites à la suite du procès apostolique instruit par Mgr l'Evêque de la Havane.

—Le Rme P. Général a renommé pour six ans le T. R. P. Dhorme, Directeur de l'Ecole Biblique de Jérusalem.

Espagne.—A la Semaine d'Apostolat eucharistique, tenue à Barcelone, du 25 avril au 1er mai, une motion fut présentée à l'Evêque pour demander au Saint-Siège de déclarer S. Thomas d'Aquin, Patron principal des Associations eucharistiques du monde entier.

France.—Le T. R. P. Stanislas Gillet, professeur à l'Institut Catholique et Directeur de la Revue des Jeunes, a donné à Paris, chaque dimanche de mai et de juin, un sermon diffusé par la T. S. F.

—Le dix-neuvième Pèlerinage français du Rosaire à Lourdes aura lieu le 4 octobre, sous la présidence de Mgr DuBois de la Villerabel, évêque d'Annecy.

Canada.—Les cinq cloches de l'Eglise Notre-Dame de Grâce seront bénites en plein air le dimanche 25 sep-

tembre et installées dans le nouveau campanile pour la Fête du Rosaire.

— La retraite sacerdotale de Regina, Sask., a été prêchée en français par le T. R. P. Alphonse Langlais, Provincial, et en anglais par le R. P. Thomas-M. Gill.

— Le T. R. P. Béliveau et le R. P. Déziel ont prêché la retraite annuelle des Pères de la Congrégation de Ste-Croix à Saint-Laurent.

— Le R. P. Antonin Bissonnette a donné l'un des sermons de circonstance au Congrès Général de l'A. C. J. C. à Saint-Hyacinthe et à l'Exposition Missionnaire de Joliette.

— Le T. R. P. Paul-Arsène Roy a prêché au Congrès Eucharistique de la Rivière-du-Loup, et le R. P. Sébastien Piché, à la bénédiction des cloches de Tecumseh, Ont.

— Le R. P. Jean-Dominique Mauger a donné un cours sur *Les abus d'autorité* à la Semaine Sociale de Québec.

— Le R. P. Benoît Mailloux est de retour de Rome et assigné comme professeur au Couvent d'Ottawa.

— Le R. P. Marie-Joseph Légaré est de retour de Louvain et assigné comme prédicateur au Couvent de Saint-Hyacinthe.

— Le R. P. Bérard a donné, le 7 août, le sermon de circonstance à St-Michel de Napierville où l'on fêtait simultanément le 75^e anniversaire de fondation de la paroisse, le 25^{ème} anniversaire d'ordination du Curé, M. l'abbé Joseph-C. Geoffrion, et l'inauguration d'une nouvelle Académie tenue par les Sœurs de Ste Anne.

— Le R. P. Raymond Voyer est parti pour Rome où il doit suivre des cours de perfectionnement au Collège Angélique.

— Le R. P. Lamarche a donné le sermon de circonstance aux Noces d'or de M. et Mme Adjutor Ménard,

coïncidant avec la Première Messe de leur fils, le R. P. Wilfrid Ménard, S.J.

— Les RR. PP. Louis Lachance et Antonin Papillon ont subi avec succès à Ottawa l'examen pour le grade de Lecteur en Théologie.

— Pendant qu'on célébrait à Joliette les Fêtes de l'Exposition Missionnaire — réplique de l'Exposition de Rome et, à certains points de vue, plus intéressante — le Chapitre provincial des Dominicains, réuni à Saint-Hyacinthe, acceptait en principe une Mission en Indo-Chine, quitte à fixer bientôt les limites territoriales et les autres conditions avec les Congrégations romaines et la curie généralice. Pareille décision, que des motifs péremptoires avaient retardée jusqu'à ce jour, est bien conforme aux traditions de l'Ordre, comme en fait foi son passé historique et son orientation actuelle. Sur 5,300 religieux, 731 sont voués aux travaux des missions, et de même 5,725 religieuses sur 26,330. Au Canada, de 1873 à 1927, il a fallu tout d'abord se livrer à un travail nécessaire de stabilisation, et répondre aux besoins locaux de l'apostolat. Mais le nombre des vocations ayant triplé durant les années dernières, il nous est enfin loisible de suivre l'élan général et de desservir en pays infidèle un territoire à nos charges au lieu d'y députer des aides. Nous confions cette entreprise, lourde à la fois de dangers et de promesses, à saint Dominique et à la Vierge du Rosaire, et nous la recommandons instamment aux prières de nos abonnés.

— Pour la première fois depuis son érection, le spacieux monastère de Saint-Hyacinthe s'est trouvé trop étroit pour loger tous nos visiteurs à l'occasion de la Fête de saint Dominique et des nombreuses professions et vestitions qui devaient avoir lieu la veille et le jour même. Chaque heure apporta sa minute d'intérêt ou

d'émotion. Le 3 août, à l'heure de Vêpres, onze postulants reçurent l'Habit des mains du T. R. P. Provincial. C'étaient MM. Lucien Landry, du collège de l'Assomption, en religion Fr. Thomas-Marie; Marcel Desmarais, du collège Sainte-Marie, en religion Fr. Marcel; Rosario Lebel, du collège Sainte-Marie, en religion Fr. Louis-Marie; Marcel Charbonneau, du collège du St-Esprit (Ironsides), en religion Fr. François-Marcel; Louis Bourque, du collège du Saint-Esprit, en religion Fr. Georges-Edmond; André Guillemette, du collège des Trois-Rivières, en religion Fr. André-Marie; Adolphe Lambert, du collège de Québec, en religion Fr. Jean-Marie; Charles-Aime Bédard, du collège de Québec, en religion Fr. Raymond-Marie; Côme Lemay, du collège de l'Assomption, en religion Fr. Pierre; Roland Lanoue, du collège de l'Assomption, en religion Fr. Antoine-Marie; Raphaël Couture, du collège Ste-Anne-de-la-Pocatière, en religion Fr. Paul-Dominique. D'autres postulants sont attendus à la fin du mois.

Le soir eut lieu dans le jardin du monastère la bénédiction d'une Grotte de Lourdes, édiflée par les novices au bord d'un étang artificiel et superbement décorée pour la circonstance. Sa Grandeur Mgr Rouleau, archevêque de Québec, présida cette cérémonie intime et y prononça une brève allocution.

Le lendemain, la messe solennelle fut chantée selon l'usage par le T. R. P. Ambroise, O.F.M., provincial des Franciscains, de Montréal, assisté des RR. PP. Archange, O.F.M., de Montréal, et Louis-Joseph, O.F.M., de Sorel.

Une profession religieuse eut lieu après la messe. Les nouveaux profès, au nombre de douze, sont: les RR. FF. Jean-Marie Lafrance, Louis-Marie Régis, Gabriel Couture, Dominique-Marie Laurin, Philippe-Marie Rousseau, Antonin Loïselle, Joseph-Albert Champeau, Joseph-

Marie Parent, Ange-Marie Bégin, Réginald Bertrand, Pierre-Marie Letarte, Martial-Marie Bergeron. Feront encore profession à la fin d'août et en septembre: les RR. FF. Rémi Dauphinois, Benoît Larose, Maurice Lizotte, Ferdinand Trudel et Arthur Granger.

Le R. P. Albert Mignault, prédicateur du triduum préparatoire, donna également le sermon de la fête. Les autres panégyriques furent prononcés à Ottawa par le R. P. Thomas-M. Charland, à Québec, par le R. P. François-M. Drouin, et à Montréal, par le R. P. Antonin Papillon.

— Au couvent de St-Jean-Baptiste d'Ottawa, la célébration de la S. Dominique présentait, cette année encore, son aspect coutumier de touchante simplicité.

L'événement le plus impressionnant de cette journée fut, sans contredit, le geste chevaleresque des neuf jeunes Frères qui s'agenouillèrent au pied de l'autel pour prêter leur solennel serment d'éternelle fidélité à l'Ordre et d'entière obéissance à ses représentants. Que les révérends Frères Drouin, Brosseau, Gauthier, Dagenais, Charland, Lévesque, Brien, Surprenant, Lemieux, nous permettent de leur exprimer notre fraternelle affection et nos vœux ardents de longue et sainte carrière. Puisse les parfums de cet holocauste — précieux comme leur corps, leur âme et tous les biens de ce monde, — les poursuivre et les envelopper, tous les jours de leur vie, d'une suavité céleste. *In odorem suavitatis.*

Cette cérémonie fut suivie de la messe solennelle célébrée par le T. R. P. Etienne, O.M.C., assisté des RR. PP. Fernand et Marsolais, O.M.C., tous trois du Monastère des Pères Capucins d'Ottawa. Cette fois encore, les Fils de S. François eurent la bienveillance de venir s'associer à nos joies et à nos prières en témoignage de cette fidèle amitié qui perpétue, "après

sept siècles, à travers deux grands ordres, la mémoire d'un accord et le geste d'un baiser."

Le midi, notre modeste et cordiale hospitalité réunissait à notre table des hôtes remarquables et un fort groupe d'amis de la communauté. Il nous plaît infiniment d'exprimer notre reconnaissance à Son Excellence Mgr Cassulo, Délégué Apostolique au Canada, ainsi qu'à Leurs Grandeurs Nosseigneurs Gauthier et Deschamps, de Montréal. Parmi les autres visiteurs nous tenons à signaler Mgr Bearzotti, secrétaire de la Délégation, le T. R. P. Robert, O.M.I., Recteur de l'Université d'Ottawa, M. le chanoine S. Corbeil, le T. R. P. Raymond-Marie, O.F.M., supérieur du Commissariat de Terre Sainte, M. le Dr Ed. Bourque, dont la présence nous toucha profondément, à l'heure où il venait de donner à l'Ordre un de ses fils.

A la fin du banquet, le T. R. P. Paul-Arsène Roy, Prieur, présenta à Son Excellence les hommages de la communauté. Il rappela avec quelle fierté il accueillit les bienveillantes paroles du nouveau Délégué à l'heure même de son arrivée dans la Capitale: "Je suis Dominicain de cœur et d'âme." Puis, en bénissant "le bon vent qui a poussé Nosseigneurs Gauthier et Deschamps vers notre couvent," le T. R. Père les remercia de la sympathie constante que Leurs Grandeurs ne cessent de témoigner aux Dominicains.

A cette adresse Son Excellence voulut bien répondre par des paroles qui produisirent chez ceux qui les recueillaient une impression profonde. Après avoir réitéré ses gages de bienveillance et d'amitié pour l'Ordre, Son Excellence évoqua quelques souvenirs dominicains rapportés de l'Egypte, de Rome et de la France, en particulier du Saulchoir. La fameuse Terre cuite d'Andrea della Robbia, à Florence, qui popularisa la scène du baiser des

deux patriarches amis, inspira à notre vénérable Délégué de pressantes exhortations à la concorde et à la paix. Ses dernières paroles implorèrent les prières de tous afin d'obtenir du Ciel les grâces dont a besoin le représentant du Saint Père dans les délicates fonctions qui lui sont confiées.

C'est ainsi que la fête de S. Dominique, à Ottawa, nous apporta, une fois de plus, de réconfortantes paroles et de précieuses sympathies.

Fra Domenico.

★

L'ESPRIT DES LIVRES

T. R. P. SZABO, O.P. — “Le Rme P. Hyacinthe-Marie Cormier”, *Notes biographiques*. Adaptation française par le R. P. Louis Rousseau, O.P. 64 p. Rome, Collège Angélique, 1927.

Le vénéré supérieur de St-Sulpice, M. Lecoq, savait trouver d'instinct le mot qui fait plaisir. Il me disait au retour d'un voyage d'Europe où il avait pris part aux Fêtes de béatification du Curé d'Ars: “Mon cher Père, dans l'immense défilé qui parcourut ce jour-là le village d'Ars, celui qui rappelait davantage le Bienheureux, par la ressemblance et l'attitude, c'est votre Général, le bon Père Cormier.” De la part d'un homme qui devait s'entendre à rapprocher des physionomies de saints, cet aveu signifiait beaucoup. Il me revient à la mémoire pendant que je déguste la savoureuse brochure consacrée au vieux Maître par un de ses commensaux les plus aptes à le comprendre et à le faire admirer: le Régent du Collège Angélique.

Le T. R. P. Szabo a tenu d'abord, et pour cause, à mettre en relief l'aspect physique presque légendaire de son héros. “Sa figure émaciée et, dans les dernières années, un peu penchée; sa tête chenue et chauve avec le front large; ses yeux caves, baissés et presque fermés, mais attrayants par la douceur du regard; sa parole calme, avisée, pondérée; son être méditatif et réfléchi; ses traits aimables,

mais toujours sérieux, donnaient tout de suite l'impression qu'on avait devant soi un de ces hommes uniques, qui se détachent fortement du monde commun des personnes même vertueuses. Son corps était faible, son maigre visage, presque transparent. A l'observer attentivement, on aurait pu se demander s'il était un corps spiritualisé ou bien un esprit incarné." Avec des traits un peu plus tirés en longueur, on eut obtenu sans doute, d'un même déclin de l'appareil, une photographie du curé d'Ars.

Au moral la ressemblance ne fait que s'accroître. Le champ d'action différait fort, mais les mêmes vertus y trouvaient leur journalière application. Ne furent-ils pas d'ailleurs l'un et l'autre, le curé de village et le supérieur d'ordre, versés dans la direction des âmes durant tout le cours de leur vie sacerdotale ? Et là, même prudence et même zèle, même douceur et même obstination dans le bien à pratiquer et à répandre. Si les soucis de sa charge interdissent au P. Cormier les fameuses séances de confessionnal du curé d'Ars, son érudition mystique, son expérience vécue et ses talents littéraires lui ont permis de livrer dans ses écrits une part de sa haute personnalité, lui assurant même une place de choix parmi les hagiographes et les écrivains spirituels. "Sa doctrine mystique, d'une noble simplicité, rappelle au vif les écrits de S. François de Sales et du Vén. Louis de Grenade."

L'humilité et la modestie bien connues du Père Cormier facilitent davantage le rapprochement avec celui qui s'effaçait avec tant de bonne grâce derrière le manteau de Lacordaire, quand ce dernier accomplit à Ars son pèlerinage devenu historique. Cette double vertu "émanait de tout son être". Ici encore il faut tenir compte des situations et ne pas outrer le parallélisme. "Ce serait une erreur de croire que l'humble P. Cormier dérogeât, si peu que ce fût, à l'honneur dû à sa haute position... Ces hommes étrangement modestes ne lui plaisaient pas, qui, à tout prix et non sans ostentation, fuient les marques d'honneur dues à leur rang. Le Père acceptait sans les rechercher ces témoignages extérieurs comme un moyen de faire estimer la dignité elle-même et de rappeler ses devoirs à qui en est revêtu." C'est une notice biographique et non une *vie* que nous présente le T. R. P. Szabo. Telle quelle et à la faveur d'une souple traduction française due au R. P. Rousseau, directeur des *Analecta Ordinis*, on peut dire qu'elle offre un portrait fidèle non moins qu'attachant de notre ancien général et les grandes lignes d'une carrière dont chaque épisode mérite d'être tiré des archives et exposé au grand jour.

M.-A. Lamarche, O.P.

E. DU JEU — *Madame de Chantal*. I vol. in-12. Librairie Perrin, Paris, 35, Quai des Grands-Augustins.

C'est un beau livre, écrit dans le recueillement, l'amour, l'effort d'une claire compréhension de la personne à faire revivre.

Madame de Chantal. Sa vie dans le monde. Sa vie religieuse. Et encore, nous avertit l'auteur au sujet de cette seconde partie, "je ne m'étendrai pas longuement sur le mysticisme de la religieuse, n'ayant du reste pour aborder un tel sujet ni l'autorité ni la compétence nécessaires." (Avant-Propos, p. VI.) C'est une excellente manière de régler le problème de l'hagiographie laïque. Mais on ne peut ne pas souligner la déficience que cette solution introduit dans l'examen de la personnalité intime et de la vie d'une sainte et, entre toutes, de sainte Chantal. La destination du volume n'était pas incompatible avec une application plus lumineuse, aux endroits adéquats, des pages trop brèves (282-285) et pourtant si claires, malgré les craintes énoncées, qu'apporte enfin le dernier chapitre de l'ouvrage.

A part cela, je crois bien que si une biographie de saint par un laïque ne présente aucun des inconvénients possible énumérés et décrits par Monsieur l'abbé Calvet dans son article des *Lettres* (février 1926), c'est bien cette *vie* de Madame de Chantal.

Au point de vue strictement historique, quatre questions — les plus importantes — sont l'objet d'un bel examen: A) la vraie personnalité de Jeanne Frémiot: étude qui complète le type trop simpliste buriné par Mgr Bougaud; B) le caractère des relations spirituelles et administratives de sainte Chantal avec saint François de Sales: l'auteur se range, cette fois, avec Mgr Bougaud et M. Henry Bordeaux contre M. l'abbé Brémond; C) la notion que se faisaient les Fondateurs de leur Ordre de la Visitation Sainte-Marie: très claire solution, complétive de celle de Brémond, et, d'ailleurs, déjà soutenue par les Visitandines d'Annecy; D) Madame de Chantal et Port-Royal: le chapitre neuvième apporte sur ce point plusieurs précisions.

Pour avoir *divinisé* ses délicieux talents, la Fondatrice de la Visitation représente par excellence la grâce et le bon sens dans la pratique de la sainteté de tous les jours au milieu des tracas de l'établissement d'une grande œuvre. De ce que, du meilleur de lui-même, M. le Vicomte Du Jeu s'est efforcé de faire revivre cette figure, il résulte que la Baronne de Chantal de son livre, tout comme celle d'Annecy, de Paris et de Moulins, vraiment, *emparadise* l'âme.

A. Papillon, O.P.

Renée ZELLER — "La Vie dominicaine". Collection "Les grands Ordres religieux" d'Edouard Schneider. 1 vol. in-16 de XI-230 p. Bernard Grasset, Paris, 1927.

A travers l'immense fatras de la production littéraire contemporaine, il fait bon découvrir parfois, parmi d'insipides bouquins, de fades brochures, quelque magnifique volume où la richesse de la forme enveloppe une idée saine et substantielle, où une âme vibrante a déposé le plus délicat de ses impressions à la vue d'une grande œuvre ou d'un grand spectacle.

Madame Renée Zeller s'est tenue aux écoutes de la vie dominicaine dont les bruissantes rumeurs peuplent les arceaux des cloîtres, elle a posé son pied profane sur le parvis monastique, elle s'est prosternée devant le tabernacle voilé, elle a suivi d'un œil ravi les longues et blanches théories de moines dont les anneaux immaculés ondulaient lentement sous les voûtes silencieuses, elle s'est introduite subrepticement dans les humbles cellules, elle a palpé d'un doigt sérieux les lourds in-folios qui reposent sur la petite table nue, elle s'est agenouillée pieusement sur le modeste prie-Dieu, elle a caressé d'une main émue les draps rudes aux âpres laines de la couche ascétique; elle a baisé d'une lèvre recueillie l'austère crucifix; elle s'est inclinée devant la suave madone; elle a baigné son front pensif dans la fraîcheur enclose des murs blancs. Elle a erré ensuite à nouveau dans les corridors déserts, elle a vu le réfectoire aux allures sobres et frugales, les jardins ensoleillés, les cours riantes. Enfin elle a gravi les marches qui l'ont conduite au foyer intellectuel, à la bibliothèque. Les trésors d'histoire, de science, de littérature, qu'ont amassés les siècles en cette étroite enceinte, lui ont dévoilé leurs splendeurs. Elle a parcouru avec avidité les multiples rayons qui recèlent la pensée des génies universels; elle a feuilleté avec intérêt les innombrables volumes qui conservent à la dynastie thomiste la nourriture dont elle fait ses délices de génération en génération.

Pour clôturer son mystique pèlerinage elle s'est dissimulée derrière les grillages du chœur d'où elle a assisté religieusement à matines. Audition merveilleuse! concert ravissant! ces voix d'éphèbes et de maîtres qui se mêlent et s'amalgament, dont les résonances se répercutent sous les portiques, montent à l'assaut des colonnes, escaladent les arcades, submergent les voûtes, s'amplifient et s'élargissent en une vaste symphonie.

Et c'est un récit de ce voyage mi-réal mi-livresque, (car l'auteur a fréquenté aux sources) peut-être aussi un tantinet imaginaire que Renée Zeller livre tout palpitant au lecteur en un joli volume très

soigné qui au surplus se présente fort bien. L'écrivain est femme. Voilà pourquoi on sent frissonner diffuse une intense sensibilité au fil de l'œuvre entière. Et ceci est bon. Car la lecture n'est-elle pas un colloque d'âme, un intime dialogue ? Or une semblable conversation se doit tenir dans les sphères affectives. Donc il faut louer beaucoup Renée Zeller d'avoir su donner une note chaude à sa narration. Certaines pages sont d'ailleurs dignes de passer à la postérité. Quelle onction, quelle sincérité, quelle forme pleine et superbe dans les pages — par exemple — qui racontent la vie du novice, la mort du prêcheur, le chant du *Salve Regina*. Ces fragments seuls feraient lire le livre; mais ce ne sont pas des perles isolées; la brochure entière compose une splendide unité aux différents aspects, aux nombreux angles dont toutes les parties habilement coordonnées se juxtaposent et se relient harmonieusement: c'est un beau et solide monument aux contours délicieusement moulés, ou, si l'on préfère, une vigoureuse fresque, admirable de coloris et de fraîcheur, à la gloire de l'ordre dominicain.

Jacques Casgrain, étudiant.

G. LORBER, docteur ès-lettres, — *“Les Filles de la Croix, Dominicaines de Paris”*, (1627-1927); ouvrage illustré par L. Roisin; in-8°, Paris, 1927 (267 pages; 6 gravures hors-texte; 2 plans; 40 vignettes dans le texte). Librairie Académique Perrin et Cie.

Quelques lignes, en style télégraphique, quand il faudrait des pages.

En octobre et novembre 1626, un petit groupe de Dominicaines, parti de Toulouse, chemine vers Paris. M. Jean Brunhes nous dirait comment. Une grande dame les veut dans la capitale, puisque Poissy, un village, en possède depuis déjà trois siècles. Seulement, rien n'est prêt et il faut passer l'hiver en route. Enfin au printemps de 1627, installation provisoire à l'endroit où est maintenant la Bourse, car en effet, le palais de Mammon a remplacé le couvent de Saint-Thomas. Nouvelle migration, puis une troisième, définitive, sur la route de Charonne, dans la banlieue, la campagne, aujourd'hui faubourg Saint-Antoine. Les sœurs s'appelleront désormais les “Filles de la Croix”, et si artistes qu'elles soient, ne voudroit pas d'autre tableau pour leur unique autel que le *Christ en Croix* de Jean Jouvenet, maintenant au Louvre. C'est bien trouvé. Elles feront l'école aux enfants pauvres — ils le sont tout d'ailleurs en cet endroit, — elles continueront de la faire même après l'établissement,

vis-à-vis de chez elles, de Jean-Baptiste de La Salle et de son Institut. — Princesses, duchesses, baronnes les protègent, leur amènent des pensionnaires, même des novices et du meilleur monde. Inquiétudes de Sa Majesté Louis XV qui interdit prise de voile et profession. Plus tard, révocation de la censure et paix relative jusqu'à la Révolution. Alors, couvent confisqué et trente-huit religieuses sur le chemin. Parfait dénuement. "Des maraîchers occupent le splendide domaine qui avait abrité les oraisons des mystiques." — Les années passent. En 1812, les Sœurs ont pu se réunir rue des Amandiers-Popincourt; en 1819, au 35-37 de la rue Montreuil. Réinstallation, rue de Charonne, en 1825, et Poissy en ruines s'est joint à elles. Ecole primaire pour les filles pauvres; école gratuite de 150 enfants ou plus. Intervention, dévouement de Lacordaire. Création d'un ouvroir également gratuit pour 200 petits pauvres. Fondation à San-Raphael, Californie.

1871. Bravoure de ces messieurs, descendants des Croisés : "Ordre est donné aux citoyens Riblet et Petit d'expulser les religieuses de l'établissement portant le No 92, rue de Charonne, et de continuer leur expertise et leur travail de perquisition.—Paris, 10 mai 1871.—Les membres de la Commune."

Ces messieurs mettraient bien le feu à la maison, mais ils ont soin d'en faire une ambulance pour leurs blessés — en cas de besoin. En tout cas, ils ont soin également de massacrer cinq Dominicains d'Arcueil, par mesure préventive, évidemment, contre la résistance possible des Sœurs. — Retour de celles-ci en 1876. — Suppression de l'école et de l'ouvroir en 1877, et tant mieux pour la vie contemplative qu'elles ont vouée. — Fondation en 1878 de la "Rue Laugier", plus tard couvent de Billancourt et devenu en ces derniers temps le grand monastère de Châtenay, grâce au pavillon étranger qui protège les Sœurs depuis l'iniquité de 1904. A cette date, les décrets de M. Combes, et fermeture de Charonne. Le 2 novembre, départ des Sœurs pour la Belgique. Après quoi, maison démolie, ouverture de nouvelles rues, table rase. — *Liberté, égalité, fraternité ! Vive la République !*

J'admire la sobriété, le sang-froid de l'auteur. Un pur historien. Des faits, les simples faits appuyés sur 178 références aux meilleures sources. Rien pour le mélodrame, le film, l'affaire à sensation. Cet éloge devrait suffire, étant si rarement mérité de nos jours.

Même attitude chez l'artiste, Mademoiselle Lucie Roisin. A part "*un acte de sauvagerie chez les Frères*" (p. 109) elle n'a voulu dessiner aucune scène de violence. Ces braves qui mettent tout à feu et à sang, c'est le "citoyen", triomphant, les bras croisés, fumant sa pipe devant une bonne Sœur, celle-ci pas du tout intimidée, il semble bien (p. 208). De fait, toutes ces gravures sont "trouvées",

disent quelque chose. Les meilleures du volume ? Elles sont toutes meilleures les unes que les autres. Lucie Roisin n'est d'ailleurs pas à ses débuts, et dès ses débuts, elle a manifesté un talent extraordinaire. Voyez le *Missel Dominicain* (1860 pages, une centaine de vignettes d'après les Pères Besson et Danzas); la *Vie du Comte de Foucault*, de René Bazin; *Sur les Heures dominicaines* de Marguerite Aron; une *Illustration de la Bible*, vaste série de toute beauté, tant par l'originalité du dessin que par la compréhension, l'interprétation du texte. Il y aussi la Peinture et encore ici, il faut nous borner à quelques œuvres: un *Saint Thomas travaillant à la Somme*; un *Saint Thomas enseignant ses élèves*; une *Sainte Catherine de Sienne assistant un condamné à mort*; *Deux Maîtres en théologie* pour la collégiale Saint-Pierre de Chartres; un petit *Saint Thomas*, au Salon de 1924 et classé No 2 par le jury; un grand tableau du *Gloria Patri* en notre chapelle du Saulchoir (Belgique). Jugez: tous les moines dans les stalles (120 !); les deux chantres inclinés de côté au pupitre, et, en haut, cette immense vision de la Trinité (vocable du couvent). C'est très grand et c'est peint "de toute son âme". Ajoutez des cuirs ciselés, de superbes reliures que nous avons pu voir dans la récente Exposition des artistes français, à Québec et à Montréal. Ajoutez nombre de broderies — dessin et exécution par elle-même —: nappes d'autel, chasubles, ornements d'église (en particulier ceux qu'elle a faits pour la cathédrale d'Arras). Ajoutez les cours dans Paris, à Sainte-Clotilde, et au dehors, à Chartres, par exemple. Ajoutez une sorte d'école, le soir, pour les petits pauvres qui entourent sa maison, avenue du Maine. Activité et rapidité de travail, toutes deux prodigieuses. D'ailleurs, famille d'artistes: une mère qui brode à 82 ans comme elle a toujours fait depuis toujours; une sœur, trop modeste, qui baptise d'"art industriel" ses originales et charmantes créations; un frère, Maxime, l'associé de M. Vermare pour l'aménagement architectural du monument Taschereau, à Québec, l'un des artistes qui élèvent en ce moment la superbe basilique de Sainte-Anne, à Beauré.

On s'étonne de ne rencontrer aucun Roisin dans les comptes rendus de Salons, les *histoires* de l'art religieux contemporain — de vraies "histoires" en effet. C'est peut-être qu'ils n'appartiennent à aucun clan, aucune école, aucune "chapelle", comme on dit aujourd'hui. C'est peut-être aussi que par eux-mêmes, ils forment une école, et certes, infiniment supérieure à tant d'autres.

Paul-V. Charland, O.P.

Arthur SAINT-PIERRE — "*Ce que je pense sur...*" 1 vol. in-12, de 185 pages. — Montréal: *Editions de la Bibliothèque Canadienne*, 1927.

Sous ce titre qui rappelle *A la manière de...* et *Une heure avec...* Monsieur Saint-Pierre publie un recueil de travaux que le public a déjà eu l'occasion de lire séparément, mais qui n'avaient pas encore été réunis en volume. Le premier date de 1909, et le plus récent est de décembre 1926. Ils traitent surtout de problèmes *nationaux*: *avenir du Canada français, Confédération, Constitution fédérale, luttes scolaires d'Ontario, conscription, Dollard, patriotes de 1837-38*, etc.

L'œuvre de M. Saint-Pierre est déjà fort considérable et importante. Peu d'écrivains canadiens ont plus écrit, et plus sérieusement, surtout sur les problèmes sociaux de notre pays. Il est l'un des spécialistes les plus avertis de nos questions sociales.

Il eût été surprenant que M. Saint-Pierre ne se fût pas intéressé à nos problèmes nationaux: les questions sociales qu'il a étudiées devaient tout naturellement le conduire aux questions *nationales*. Son nouvel ouvrage atteste ses préoccupations patriotiques. Autant dans ses travaux antérieurs l'on pouvait remarquer l'allure scientifique, autant dans celui-ci domine le caractère philosophique et oratoire. Sur chacun des sujets, M. Saint-Pierre prend parti avec décision et courage; sur plusieurs, ses plaidoyers semblent irréfutables; sur quelques-uns son avis n'est pas celui de tous, mais il est bon que tous les points de vue soient présentés, dès lors qu'ils le sont avec respect pour l'opinion raisonnable des autres.

M. Saint-Pierre mérite d'être cité en exemple à notre jeunesse étudiante et professionnelle; en marge de ses occupations d'état, il a trouvé le temps d'étudier, de s'intéresser à nombre de questions vitales, de publier une quinzaine de volumes. En lui souhaitant de nombreux imitateurs, nous croyons lui donner la meilleure récompense de son méritoire labeur.

Aug. Leduc, O.P.

Abbé Elie-J. AUCLAIR — "*Histoire de la paroisse de Saint-Joseph-de-Soulanges ou Les Cèdres*", Imp. des Sourds-Muets, Montréal, 1927.

De n'être pas né aux Cèdres, c'est le regret; de vouloir y mourir, c'est le désir qu'inspire la lecture de l'*Histoire des Cèdres* écrite par l'abbé Elie-J. Auclair. Il suffit de ce livre pour savoir ce qui fait et ce que fait une paroisse canadienne-française.

L'auteur a pris comme division de son travail la succession des curés. N'est-ce pas la division la plus claire et la plus logique et n'est-ce pas un avantage si elle ne jette pas de poudre aux yeux ?

On ne lit rien de trop dans cette histoire de 400 pages. Ce que l'on y dit si bien de cette série de 16 bons curés, des braves et généreux cœurs des gens des Cèdres, des rapides laurentiens aux reflets d'argent — quand ce n'est pas d'or — tout cela, c'est si vrai !

Toutefois, on peut trouver le volume un peu trop livresque — ou "book-keeping". Des chiffres à toutes les pages — et en abondance — nous donnent un peu l'impression d'une classe de mathématiques; et comme l'auteur dédie son beau travail au peuple, une petite histoire vraie de plus, de temps à autre, aurait charmé son cœur.

N'empêche qu'on s'arrache le volume et l'on a bien raison.

A. M. E. S.

UN DOCUMENT UNIQUE

Le soixantenaire de la Confédération a suscité toute une littérature documentaire, précieuse à conserver. Parmi les volumes parus à cette occasion, il n'en existe pas qui puissent intéresser davantage les Canadiens français que les 150 pages publiées par la "Librairie d'Action française" sur les "Canadiens français et la Confédération".

C'est un inventaire complet. Il constitue l'arsenal le plus complet pour le maintien de nos positions.

Valeur intrinsèque du régime fédératif; développements économiques, intellectuels, moraux, sociaux et nationaux des Canadiens-français depuis 1867; griefs et déceptions; attitude de la jeunesse devant le fédéralisme canadien; voilà les thèmes qui font de ce volume le vade-mecum des éducateurs, des chefs et de la jeunesse étudiante.

En voici le sommaire :

- | | |
|-----------------------|---|
| | <i>Soixante ans de Confédération.</i> |
| Abbé Lionel GROULX.. | <i>Les Canadiens français et l'établissement de la Confédération.</i> |
| Anatole VANIER..... | <i>L'immigration, les fonds publics et nous.</i> |
| Olivar ASSELIN..... | <i>Les Canadiens français et le développement économique du Canada.</i> |
| Hermas BASTIEN..... | <i>Les Irlandais et nous.</i> |
| Edouard MONTPETIT.. | <i>Les Canadiens français et le développement intellectuel du Canada.</i> |
| Yves TESSIER-LAVIGNE. | <i>Québec, les chemins de fer et la Confédération.</i> |
| Abbé Philippe PERRIER | <i>Les Canadiens français et la vie morale et sociale au Canada.</i> |

- Mgr BELIVEAU..... *Les Canadiens français et le rôle de l'Eglise dans l'Ouest canadien.*
 Louis D. DURAND..... *Les Canadiens français et la vie nationale au Canada.*
 Esdras MINVILLE..... *En entendrons-nous parler bientôt ?*
 Antonio PERREAULT... *Griefs et déceptions.*
 Albert LÉVESQUE..... *La jeunesse canadienne-française et la Confédération canadienne.*

Déjà l'édition s'épuise rapidement. Nous croyons être utiles à nos lecteurs en leur rappelant que le meilleur souvenir à conserver du jubilé récent, c'est de se procurer ce volume en s'adressant à l'éditeur, "Librairie d'Action française", 1735, rue St-Denis, Montréal.

DICTIONNAIRE DU BON LANGAGE, par l'abbé Etienne Blanchard, 280 pages, 4ième édition, 1927.

Cette nouvelle édition mise à jour, a des améliorations que nous tenons à signaler. Elle est d'un format de poche, d'un usage pratique pour toutes les classes de la société et spécialement adaptée à l'enseignement. L'auteur, comme les grammairiens, procède par exemples, en mettant chaque mot dans son cadre, afin d'en faire mieux comprendre ce qui blesse l'oreille, la grammaire, la logique ou le bon usage. On trouve dans l'appendice cent termes de radiophonie, cent termes d'automobilisme et quatre chapitres extraits du "Bon français en affaires": Les marques de fabrique — Têtes de lettres et cartes d'affaires — Sur les enveloppes — Remarques dactylographiques. On peut se le procurer en s'adressant à l'abbé Etienne Blanchard, Eglise Saint-Jacques, Montréal. Se trouve aussi chez les libraires.

Tél. Main 4672

Tél. Main 7437

Bertrand, Foucher, Bélanger, Inc.

ORNEMENTS D'EGLISE

Spécialité

Tentures de Deuils et de Fêtes, -- Objets d'Art

26, rue Notre-Dame Ouest,
MONTREAL

O'Reilly & Bélanger, Ltée

MARCHANDS DE CHARBON

GROS et DETAIL — Toutes sortes

OTTAWA

Bureau, 22, rue Sparks

— Téléphone: Queen 860-861

**POURQUOI
LE
COUTEAU?**

Le Calcul Biliaire peut se guérir sans opération si l'on emploie le REMEDE du Dr MULLER pour les pierres dans le foie.

Demandez-le à votre pharmacien.

Au cas où vous ne pourriez l'obtenir, envoyez \$3.00 à

S. J. MAJOR Limitée, Ottawa

(Succursale de la National Grocers Co., Ltd.)

DISTRIBUTEURS EN GROS

126 RUE YORK

et nous vous le ferons parvenir.

Banque Canadienne Nationale

Siège social: Montréal

Capital versé et réserve \$ 11,000,000
Actif, plus de 139,000,000

LA GRANDE BANQUE DU CANADA FRANÇAIS

252 succursales au Canada, dont 212 dans la province de Québec.

Notre personnel est à vos ordres pour toutes vos
opérations de banque.

SUCCURSALE SAINT-HYACINTHE

O. E. DESJARDINS, gérant.

Capital Trust Corporation

Limitée

10 Metcalfe, Ottawa, Canada.

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôts: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

CONSULTEZ-NOUS LORSQUE VOUS DESIREZ EMPRUNTER



Imprimée par

ADJ. MENARD, 987, boulevard Saint-Laurent

Tél. Lancaster 1907

MONTREAL